NOUVELLES RECHERCHES

SUR

MICHEL-ANGE ET SON ENTOURAGE

PAR

LÉON DOREZ

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,
Année 1917, t. LXXVIII.

PARIS
1918



NOUVELLES RECHERCHES

SUR

MICHEL-ANGE ET SON ENTOURAGE

Sous ce titre, j'ai réuni quelques documents et quelques observations nouvelles qui ne seront pas inutiles à l'histoire de l'œuvre, de la personne et de l'entourage de Michel-Ange. Ce sont : 1° une lettre d'Antonio Mini, à qui, comme on le sait, le maître fit don de la *Léda* ; — 2° une lettre de Cornelia Colonnelli, veuve de Francesco dit Urbino (l'aide dévoué et aimé du grand artiste), écrite peu après la mort de Michel-Ange ; — 3° une note sur le tombeau de Philibert de Chalon à Lons-le-Saulnier, dont l'esquisse et le devis semblent, d'après une lettre d'Orlando Dei, avoir été soumis à l'examen du grand artiste ; — 4° une observation sur Pier Torrigiano, le sculpteur qui, dans un accès de jalousie, déforma pour jamais, d'un coup de poing, le nez de son génial compagnon ; — et enfin, en Appendice, une brève histoire des relations entre Michel-Ange et la cour de France.

I. Lettre d'Antonio Mini a Michel-Ange sur le tableau original et les copies de la « Léda » (Lyon, 27 janvier 1532).

La *Léda* est certainement, de toutes les œuvres secondaires de Michel-Ange, celle qui a le plus préoccupé les historiens. On se souvient que, lors de la mission diplomatique et militaire à Ferrare qui lui avait été confiée par la république à la fin de juillet 1529, en plein siège de Florence, l'artiste avait promis à Alphonse Ier d'Este d'exécuter une peinture destinée à une des

salles du palais ducal[1]. Il consacra à cette œuvre les heures de loisir que lui laissait le soin des fortifications de San Miniato, après son retour des deux voyages qu'il fit à Venise : le premier, une mission officielle, semble-t-il, au commencement de septembre, et le second, la fuite précipitée qui a provoqué tant de commentaires et qui prit fin, sur les instances des magistrats florentins, vers le 20 novembre 1529. Il termina le tableau plus vite peut-être qu'aucun des autres travaux qu'il entreprit sous le pontificat de Clément VII. En octobre 1530, il avisait de son achèvement Alessandro Guarini, ancien ambassadeur de Ferrare à Florence et secrétaire ducal, et, à la fin du mois, le duc envoyait un certain Jacopo Lachi, surnommé Pisanello, prendre livraison de l'œuvre nouvelle. Lachi, qui ne connaissait pas la vivacité du caractère de Michel-Ange, eut le grave tort de prononcer, à la vue du tableau, une phrase dédaigneuse, et le « patrizio fiorentino », que se vantait d'être Michel-Ange, le congédia sur-le-champ, refusant tout net de lui remettre la *Léda*[2].

L'année suivante, le « garzone » de Michel-Ange, son aide et médiocre[3] élève Antonio di Bernardo Mini, qui était à son service dès la fin de 1523[4], eut, à ce qu'il paraît, des difficultés

1. Alphonse Ier d'Este avait déjà demandé un tableau à Michel-Ange, lorsqu'ils se rencontrèrent à Rome en juillet 1512 (voy. Alessandro Luzio, *Federigo Gonzaga ostaggio alla corte di Giulio II*, dans l'*Archivio della Società romana di storia patria*, 1886, p. 540). On voit que l'artiste n'en voulait pas au duc, à qui les Bentivoglio de Bologne avaient, quelques mois auparavant, envoyé la statue ou plutôt les débris de la statue de Jules II, jetée bas le 30 décembre 1511, pour en faire des pièces d'artillerie. Cf. Aurelio Gotti, *Vita di Michelangelo Buonarroti*, vol. I (Firenze, 1875, in-8°), p. 66 et n. 2. — La lettre des Dix de baillie annonçant la venue de Michel-Ange à l'ambassadeur de la république à Ferrare est datée du 28 juillet 1529; publiée par Gotti, *op. cit.*, vol. I, p. 187. Cf. Vasari, éd. Milanesi-Sansoni, vol. VII, p. 369.

2. Voy. Campori, *Atti e Memorie della Deputazione di storia patria per la provincia dell' Emilia*, 1881, p. 139.

3. Dans l'énumération des élèves familiers de Michel-Ange, Vasari dit de lui (vol. VII, p. 273; cf. 334-335) : « Antonio Mini arebbe voluto, ma non ebbe il cervello atto; e quando la cera è dura, non s'imprime bene. » Un certain nombre de dessins conservés à Oxford, à Londres et au Musée du Louvre ont été attribués plus ou moins justement à Mini; voy. Henry Thode, *Michelangelo und das Ende der Renaissance*, t. III (Berlin, 1912, in-8°), p. 22-23, 132, 165, 197, 201, 208, 216, 231.

4. Lettre de Piero Gondi à Michel-Ange alors à Rome (Florence, 12 décembre 1523) : « Questa per dirvi, chome Piero Ossaio e io abbiamo stamani parlato

avec son oncle Giovanni à propos d'une amourette et résolut de s'éloigner de Florence. Michel-Ange, qui l'avait pris en grande affection[1] et l'avait emmené avec lui dans sa fuite à Venise[2], admit les raisons de Mini et, lui rappelant qu'il devait songer à marier ses deux sœurs, il lui donna, pour l'aider à les doter et à s'enrichir lui-même, la *Léda*, dont le maladroit envoyé du duc de Ferrare avait fait si peu de cas, et un certain nombre de cartons, de dessins, de modèles en cire et en terre[3], qu'il avait sans doute déjà confiés aux soins d'Antonio, comme ceux qu'auparavant celui-ci s'était laissé voler et qui furent restitués au maître par la police florentine[4]. Grande joie de l'élève, qui se souvenait que l'année précédente, lors de sa fugue à Venise, Michel-Ange avait parlé de se rendre en France et de s'y fixer[5], déclarant fort justement que sa gloire lui vaudrait à la cour un incomparable accueil et une fortune assurée.

Mini part aussitôt[6] avec un de ses jeunes compatriotes, Benedetto Del Bene[7]. Mais les modèles sont lourds et fragiles; la

con Antonio Mini, e olli fatto la parola nel modo rag[i]onammo qui insieme a lui... » Karl Frey, *Sammlung ausgewählter Briefe an Michelagniolo Buonarroti nach den Originalen des Archivio Buonarroti* (Berlin, 1899, in-8°), p. 197; cf. p. 260.

1. En juillet 1528, pendant la dernière maladie de son frère Buonarroto, Michel-Ange, voulant acheter une pièce de vêtement (*gamurra*) pour la femme du moribond, Bartolommea di Ghezzo Della Casa, qui était elle-même alitée, s'adressa à la mère de Mini, « mona Lessandra [da Panzano] che fu moglie di Bernardo Mini ». Cf. Gaetano Milanesi, *Le lettere di Michelangelo B.* (Firenze, 1875, in-4°), p. 599-600.

2. Vasari, éd. cit., vol. VII, p. 370 et suiv. Cf. ci-dessous, Appendice IV.

3. Vasari, vol. VII, p. 202-203, 276, 620. — Sur le sort de ces dessins, cartons et modèles, voy. Reiset, *Une visite aux musées de Londres en 1876*, dans la *Gazette des beaux-arts*, 1877, t. II, p. 247 et n.; Thode, *M. A. Kritische Untersuchungen*, t. III, p. 259 et 265, etc.

4. Vasari, vol. VII, p. 227; cf. Gotti, *op. cit.*, vol. I, p. 203.

5. Voy. ci-dessous, Appendice IV.

6. Le florentin Benvenuto Della Volpaia écrivait de Rome à Michel-Ange, le 26 novembre suivant [1531], que le bruit du départ de Mini était arrivé jusqu'à Clément VII ; que lui, Benvenuto, avait assuré au pape que Mini s'était absenté pour rompre une liaison (*per lasciare qualche conversazione*) et qu'il serait absent un mois seulement; que ceux qui avaient écrit cela à Rome étaient des malveillants et des envieux; et il ajoutait que le pape lui avait ensuite demandé des détails sur la *Léda*, « dont il a appris de Florence beaucoup de choses ». Frey, *Sammlung*, p. 312-313; cf. Gotti, *op. cit.*, vol. I, p. 211.

7. Selon Paul Mantz, qui s'appuie sur l'autorité de Vasari (éd. cit., vol. V,

Léda, — « un quadrone da sala », un grand tableau de salon, dit Ascanio Condivi[1], — « una tavola », dit Vasari, c'est-à-dire un tableau peint sur bois[2], — est également pesante et, en outre, délicate à transporter, parce qu'elle est peinte à la détrempe (*a tempera*). Vers la fin de novembre 1531, l'enthousiaste voyageur est à Barberino di Mugello, non loin de Florence, où il ne trouve ni son voiturier, qu'il comptait y rejoindre, ni aucun renseignement sur la route où ont été dirigées ses caisses[3]. Le 1er décembre, il est arrivé à Bologne, où, dans une lettre à Michel-Ange, il se plaint des nombreux ennuis qu'il a subis chemin faisant, par la faute surtout du « traître de voiturier » qui lui a donné un mulet rétif; il est inquiet du sort de ses caisses, dont il ne sait encore rien, et il prie instamment son correspondant d'aller aux nouvelles et de tirer l'affaire au clair[4].

Quelques jours après, nouvelle lettre, datée de Plaisance : « Je me félicite fort de la résolution que j'ai prise d'aller trouver le Roi [François Ier]. Certains Florentins qui viennent de la cour m'ont dit que le peintre Rosso est devenu très riche et qu'en outre il a été pourvu de pensions que le roi lui a données[5]; que

p. 131), Benedetto avait travaillé dans l'atelier de Giovannantonio Sogliani (*Gazette des beaux-arts*, 1876, t. I, p. 156).

1. *Vita di Michelagnolo Buonarroti*, raccolta per Ascanio Condivi de la Ripa Transone (Roma, 1553, petit in-4°), fol. 32 r°.

2. Dans la première édition des *Vite*.

3. Lettre de Mini à Michel-Ange, Florence, 29 novembre (?) 1521, dans Frey, *Sammlung*, p. 313-314.

4. Frey, *Sammlung*, p. 314-315.

5. Le *Catalogue des actes de François Ier* prouve la véracité de cette assertion. Giovanni Battista di Jacopo Rosso, nommé en France « Roux de Roux » ou « de Rousse », avait reçu le titre de peintre ordinaire du roi en 1531, ou 1532 au plus tard. En 1531, 300 écus d'or sol étaient envoyés à Lazare de Baïf, alors ambassadeur à Venise, pour acheter des « couleurs à frès » suivant le mémoire dressé par le peintre (*Catal.*, t. II, p. 650, n° 27997; Léon de Laborde, *La Renaissance des arts à la cour de France; additions au tome 1*, Paris, 1855, in-8°, p. 752; cf. le registre de Baïf, ms. français 3941 de la Bibliothèque nationale, fol. 218 et 222). Il recevait 350 livres de gages mensuels (*Catal.*, t. II, p. 150, nos 4595, etc.; L. de Laborde, *ouvr. cité*, p. 753). En mai 1532, il obtenait des lettres de naturalité qui ont été publiées par L. de Laborde (*ouvr. cité*, p. 754-755; *Catal.*, t. II, p. 151, n° 4599). Vers 1531, Giuliano Buonaccorsi, trésorier de Provence, recevait l'autorisation de se rembourser de 717 l. 5 s. par lui payées pour la location et l'aménagement d'une maison mise à Paris à la disposition de l'artiste (*Catal.*, t. VII, p. 648, n° 27982). Selon Vasari, le Rosso

Giovanfrancesco Rustichi est tenu en haute estime...[1]; de sorte

fut chanoine de Notre-Dame de Paris. Lui aussi fit une *Léda*, dont on retrouva le carton après sa mort, survenue en 1541 à la suite d'un accident douloureux. — Cellini l'avait connu à Rome vers 1523 (*Vita*, éd. Bacci, Firenze, 1901, in-8°, p. 50), le retrouva à Cervetri au cours d'une de ses aventures (*ibid.*, p. 68), puis à Paris en juin 1537, très froid à l'égard de son ancien ami (*ibid.*, p. 190-191; cf. p. 287 et 306, n.). Malgré l'ingratitude qu'il reproche vivement au Rosso, le grand orfèvre l'appelle, dès 1523, « notabile nomo »; plus tard, c'est pour lui un « veramente maravigliosissimo valent' huomo », et il parle de sa « mirabil maniera ». — Voy. sur ce peintre les *Vite* de Vasari, éd. cit., vol. V, p. 155-174.

1. Protégé de Laurent de Médicis, puis de son fils le futur Léon X, disciple de Léonard de Vinci, lié avec Michel-Ange dès 1490 environ, introduit à la cour de François Ier vers 1528 par l'inévitable Giambattista Della Palla, Giovanfrancesco Rustici se fait d'abord une très belle place parmi les sculpteurs de Fontainebleau. C'est à lui que le roi commanda le fameux cheval de bronze, qui ne fut jamais achevé et pour lequel il était remboursé à Piero Spina, le 28 avril 1531, une somme de 3,820 l. t. (*Catalogue des actes de François Ier*, t. II, p. 28-29, n° 3982). Ses gages annuels se montaient à 1,200 l. t., exactement ce que François Ier offrit en 1529 à Michel-Ange (*ibid.*, t. II, p. 47, n° 4073; t. VII, p. 702, n° 28470). Lors des réformes financières faites au commencement du règne de Henri II, il fut, semble-t-il, privé de sa pension et d'autres avantages encore; Vasari raconte qu'il dut alors vivre principalement de la location de la maison à lui concédée à Paris par le roi défunt (éd. cit., vol. VI, p. 619-620). Ce détail poignant, que l'historien des artistes rapporte comme un ouï-dire, trouve son explication dans un acte du 2 juillet 1544, assez récemment découvert et par lequel Rustici, « faiseur et tailleur d'imaiges pour le Roy nostre sire, demeurant à Sainct Germain des Prez les Paris, rue de Tournon, natif du pays de Venise (*sic*) », donne à Cesare Benintendi, fils de David B., marchand, demeurant à Florence, « la moictié de tous les noms, raisons et actions qui audict J. F. R. peuvent et doibvent competter et appartenir, à cause des repparacions et melioracions par luy faictes en une maison assise esdictz faulxbourgs Sainct Germain, en ladicte rue de Tournon, en laquelle ledict de Rustici est à present demourant, par le moyen de la donation à luy faicte par le Roy nostre sire, ensemble la moictié de toutes et chascunes les sommes de deniers et gaiges qui audict donateur sont, peuvent et pourront cy après estre deues par le Roy..., tant à cause de ses gaiges que autrement ». Émile Campardon et Alexandre Tuetey, *Inventaires des registres des insinuations du Châtelet de Paris; règnes de François Ier et de Henri II* (Paris, 1906, très gr. in-8°), p. 204, col. 1. — Toujours selon Vasari, Henri II aurait donné cette maison à Piero Strozzi, et Rustici, réduit à une sorte de misère, n'aurait dû les moyens de vivre qu'à la compassion de celui qui avait été enrichi de ses dépouilles et qui aurait hérité de la majeure partie de ses « cose ». Parmi ces choses était au moins une partie des dessins, cartons et modèles de Michel-Ange, apportés en France par Mini et dont ce dernier avait eu, paraît-il, l'incroyable faiblesse de se laisser insidieusement priver par le sculpteur. La preuve de la trop grande habileté de Rustici en cette affaire nous est fournie par une lettre qu'il écrivit de Paris à Michel-Ange, le 31 août 1544, deux mois après l'acte passé

que je n'aurais su prendre un meilleur parti, si les objets arrivent sains et saufs et que je n'aie pas été trompé par le voiturier ou par d'autres gens. Je crains que les caisses n'aient été ouvertes et que l'on ait moulé les choses qui peuvent être moulées. Je m'en apercevrai dès qu'elles arriveront. Gare à ce traître!... Un Florentin de la famille des Davanzati, qui vient de la cour du Roi[1], dit qu'il y a séjourné vingt-quatre ans et que j'y deviendrai très riche; qu'il n'y a pas longtemps, on donna au Roi une figurine de marbre et qu'il fit remettre à celui qui la lui offrait 500 écus et un bénéfice qui rapporte 1,000 écus par an; et que le Roi ne s'intéresse qu'aux choses d'art et à l'ornement de ses palais. J'ai donc eu une bonne idée; plaise à Dieu [que je réussisse]! Recommandez-moi à Margherita[2], et dites-lui

en faveur de Cesare Benintendi, et où il s'exprime ainsi : « ... Vous m'avez fait plaisir non petit *en me délivrant vos cartons* ([*d'*]*avermi liberato queste vostre cose di cartone*), parce que dorénavant je n'aurai pas si grande passion ni douleur s'il arrivait plutôt une chose que l'autre, et je suis sûr que vous voudriez [le bon apôtre!] que ce fût chose plus importante, car vous avez toujours été extrêmement bien disposé à mon égard; et, pour l'affection singulière qui a toujours existé entre nous, je vous en serai toujours obligé. » Puis il parle de la guerre, du peu de fortune qui lui reste, de sa santé qui est bonne... Suit un post-scriptum de David Benintendi, qui insiste sur les malheurs de Rustici : il a été très mal récompensé de ses travaux, toutes les promesses à lui faites semblent oubliées, et il quitterait volontiers la France s'il trouvait quelque bonne occasion : « Avec le caractère que vous lui connaissez bien, il s'est laissé trop dominer par les envieux; il ne s'est pas défendu du tout, » — contre les attaques du Primatice, probablement... (Frey, *Sammlung*, p. 346-348). — Rustici mourut octogénaire, vers 1550, dans une maison qui appartenait à Lorenzo Strozzi, l'un des frères du maréchal Piero.

1. Je ne sais s'il s'agit ici d'Antonfrancesco di Giuliano Davanzati, qui fut frappé de bannissement, puis déclaré rebelle en 1530 (B. Varchi, *Opere*, Milano, 1834, in-8°, vol. II, p. 378 et 380; cf. p. 342). — Peut-être serait-ce plutôt Francesco Davanzati, dont quelques sonnets se lisent dans divers recueils, à partir de 1553 (Hugues Vaganay, *Le sonnet en Italie et en France au XVI*e *siècle*, Lyon, 1902, in-8° : 1553, 7, 8; 1573, 12). — Benedetto Varchi a dédié plusieurs de ses sonnets à Bernardo Davanzati, qui répondit à plusieurs d'entre eux sous la même forme (Varchi, *Opere*, éd. cit., vol. I, p. 563, 576, 600 et 614), à Alessandro et à Bernardino Davanzati (*Ibid.*, p. 614, 507). — C'est sans doute la bibliothèque de l'un d'eux qui se vendit à Rome en 1573 et dont Fulvio Orsini acheta quelques volumes (Pierre de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris, 1887, in-8°, p. 174-175).

2. M. Frey (*Sammlung*, p. 316) croit qu'il s'agit ici de Margherita Caccini, l'amoureuse de Mini. Je crois plutôt que Mini désigne par ce prénom la servante ou femme de charge, la « mona Margherita », qui paraît être entrée au service de Michel-Ange en 1528 environ, et qui y resta jusqu'à sa mort, en novembre

qu'elle prie Dieu que je fasse bon voyage et que j'aie bon succès[1]... »

Vers le 20 décembre, Antonio Mini et Benedetto Del Bene arrivaient à Lyon, où ils étaient admirablement accueillis par ce Francesco Tedaldi[2], dont le nom devait être mêlé de si étrange manière à l'histoire de la *Léda* : il était le propre frère de Papi Tedaldi qui, quelques semaines auparavant, paraît avoir été chargé de surveiller le départ des précieuses caisses. « Je resterai ici, — écrit Mini à Michel-Ange le 23 décembre 1531, — jusqu'à l'arrivée du tableau de la *Léda*, « la tavola della Leda », et puis j'irai trouver le Roi. J'espère avoir bien fait [en venant ici][3]. »

Le 11 janvier 1532, nouvelle lettre de Lyon « pour aviser Michel-Ange que lui, Mini, restera dans cette ville pendant deux mois, à cause du temps [des circonstances?] et parce que le tableau, — *la tavola*, — ne peut venir par terre : il faut de toute façon le faire venir par mer jusqu'à Marseille et attendre le départ de la barque [qui remonte le Rhône]. On ne l'enverra pas sans le faire assurer, de manière à ce que, si la barque chavire, la valeur n'en soit pas perdue. J'en ai trouvé ici le placement au prix que j'en demandais à Florence. J'ai décliné l'offre, parce que je veux le porter moi-même au Roi très chrétien. J'ai lu une lettre adressée à Francesco Tedaldi par le peintre Rosso. Rosso dit que votre nom, c'est-à-dire votre réputation, est devenu tel à la cour, que vous êtes le seul [de votre sorte] parmi les hommes, et j'ai aussi entendu dire par messer Luigi [probablement Alamanni, le poète][4] que le Roi prend un extrême plaisir [aux choses d'art] et qu'il s'y entend autant qu'homme

1540. L'artiste l'aimait, dit-il, « comme si elle eût été ma sœur, parce que c'était une honnête femme, parce qu'elle avait vieilli dans notre maison et parce qu'elle m'avait été recommandée par notre père; j'étais disposé, comme Dieu le sait, à lui faire bientôt quelque bien... » Margherita est souvent nommée dans la correspondance et les « ricordi » de Michel-Ange (Milanesi, *Le lettere*, p. 152, 153, 154, 155, 159, 161, 162 et 163 = lettre à son neveu Leonardo Buonarroti, dont un passage vient d'être cité; Frey, *Sammlung*, p. 285, 333, 337, et *Die Dichtungen des M. A. Buonarroti*, Berlin, 1897, gr. in-8°, p. 507).

1. Frey, *Sammlung*, p. 315-316.

2. Cette famille était bien connue de Michel-Ange qui, dès 1519-1520, avait traité de l'achat d'une propriété à Rovezzano, près Fiesole, avec Piero di Bartolo Tedaldi (Milanesi, *Le lettere*, p. 581 et 604).

3. Frey, *Sammlung*, p. 316.

4. Voy. ci-dessous, p. 455, n. 1.

qui soit en France. Giuliano Buonaccorsi[1] et le frère de Gio-

1. Les historiens de l'art paraissant assez peu renseignés sur cet important personnage qui joua si bien le malheureux Mini; j'entrerai ici dans quelques détails biographiques. Il avait été nommé trésorier et receveur général des finances ordinaires et extraordinaires de Provence par lettres datées de Lyon, 2 septembre 1523 (*Catal. des actes de François Ier*, t. VII, p. 115, n° 23785), fonctions qu'il résigna à la fin de l'année 1538 (*ibid.*, p. 236, n° 24374). Ces fonctions le mettaient en relations avec tous les personnages de la cour. C'est ainsi qu'il était chargé du paiement des cent gentilshommes de l'hôtel (*ibid.*, t. I à VII, *passim*), de celui du Rosso (cf. ci-dessus, p. 451), etc. — Il possédait en outre un office (dont il sera question plus loin) de notaire et secrétaire du roi, qu'il résigne, le 10 février 1538, en faveur de son fils Antonio, lequel obtient en même temps l'autorisation de résigner un pareil office à qui il voudra, sans payer aucun droit (*ibid.*, t. III, p. 715, n° 10786). — Cellini, qui parle de lui à trois reprises et qui eut affaire à lui, nous apprend que c'est dans sa maison de Paris que Lorenzino de' Medici se retira pendant quelque temps, au cours des voyages aventureux qui suivirent l'assassinat du duc Alexandre (*Vita*, éd. cit., p. 342; cf. p. 191 et 337; voy. aussi Eugène Plon, *Benvenuto Cellini*, Paris, 1883, in-fol., p. 66-67). — Luigi Alamanni lui adresse sa Satire VII (*Opere toscane*, Lugduni, 1532, p. 389-392) et le nomme en premier lieu dans la première Sylve du 1er livre (*Op. tosc.*, Venetiis, 1542, p. 21), avant Girolamo degli Albizzi, Ricciardo Del Bene et Tommasino Guadagni. — Il s'était fait bâtir un hôtel à Fontainebleau (Félix Herbet, *L'ancien Fontainebleau*, F., 1912, in-8°, p. 12 et 441). — Le 16 juilllet 1558, « Julien de Bonacoursy », sieur de Chedouet [Chenay, dép. de la Sarthe, arr. de Mamers, cant. de La Fresnaye?], fait hommage à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, duc de Vendômois, pour sa terre de Brinville, mouvant de la baronnie de Sonnois [Saosnois], et sise dans les paroisses de Lure [Louses?], La Fresnaye et Roullée [tous lieux sis dans le dép. de la Sarthe, arr. de Mamers, cant. de La Fresnaye] (*Catal. gén. des mss. des bibl. publ. de France*, t. XLV, p. 421; ms. de la bibliothèque d'Aix n° 1410, pièce 35). — Un de ses fils, Jean, fut baptisé à Saint-André-des-Arts le 1er janvier 1524 (Bibliothèque nationale, *Collection Clairambault*, vol. 987, p. 19). — Sa fille Marie reçut le baptême dans la même église le 26 mars 1530 (*ibid.*, p. 12). — Son fils Antoine célébra ses fiançailles avec Anne Brinon le 18 avril 1556 et leur mariage eut lieu quelque temps après en l'église Saint-Sulpice (*ibid.*, p. 100). Le 14 janvier 1557 fut baptisée à Saint-André-des-Arts leur fille Victoire, morte « incontinent qu'elle eut reçu le sacrement, inhumée le lendemain matin dans l'église » (*ibid.*, p. 109). Une autre de leurs filles, portant le même prénom de Victoire, fut baptisée dans la même église le 14 janvier 1559 (*ibid.*, p. 92). — Le 26 janvier 1558, leur fille Louise avait pour parrain Battista Alamanni, évêque de Bazas, le fils du poète Luigi, pour marraines Jeanne Brinon, femme de Jean Du Tillet, et Clémence Viole, femme de Giovanni degli Albizzi (Jean Albisse), secrétaire du roi (*ibid.*, p. 88). — J'ignore quel était leur degré de parenté avec Pierre Buonaccorsi, notaire et secrétaire du roi, qui, en décembre 1538, obtient des lettres de naturalité à lui nécessaires parce qu'il était né à Florence pendant le voyage fait en Italie par sa mère qui accompagnait la duchesse d'Urbino (évidemment Madeleine de Boulogne) en 1519 (*Catal. des actes de François Ier*, t. VI, p. 518, n° 21582); — en 1559, Pierre,

vanni Spina[1] et tous les Florentins qui comptent ici me disent résolument que le Roi me donnera de l'argent et de grands revenus; et l'on me fait des gentillesses comme si j'étais quelque grand personnage, en sorte qu'il me tarde de voir ces grandes merveilles dont chacun me parle. Pour moi, je suis un peu sur le qui-vive. Si la moitié de ce qu'on me dit est vrai, je rentrerai bientôt à Florence avec de grands revenus. »

Le pauvre Mini ne s'avise pas assez qu'il joue le rôle de l'âne chargé de reliques. Ce n'est pas à lui que vont toutes les attentions, mais au tableau de Michel-Ange. De tous ces rusés Florentins rompus aux affaires, qui l'entourent et le flattent, il n'en est pas un qui, sachant l'estime de François Ier pour Michel-Ange, ne songe à s'assurer le trésor du disciple. Ils savent que Mini est arrivé à Lyon avec une bourse légère; ils comptent sur ses besoins prochains pour le circonvenir et l'amener à se dessaisir du « quadrone » où il a mis toutes ses espérances. Il sera bientôt leur prisonnier. A la fin de la lettre qui vient d'être citée, il écrit avec quelque mélancolie : « Je dois vous dire qu'en ce moment la vie est très coûteuse à Lyon; tout y est cher[2]. » C'est par là qu'on va le prendre, — avec de grandes précautions.

Francesco Tedaldi, dont Mini se louait si fort le 23 décembre 1531, sent le premier la nécessité de protester de son désintéressement et de prévenir les soupçons, d'ailleurs justifiés, qui pourront l'atteindre après qu'il aura dépouillé le crédule protégé de Michel-Ange. Dès le 11 février 1532, il écrit au maître : « Messer Michelangelo, il y a plusieurs jours que votre Antonio

alors général de Normandie, épousait, le 29 octobre, Anne Ruzé (*Collection Clairambault*, vol. 987, p. 103). — Damoiselle Clémence Buonaccorsi, qui, le 10 août 1540, fut marraine, à Saint-André-des-Arts, de Méry Del Bene, fils du banquier Richard et de Jeanne Louan, était aussi la fille de Giuliano (*ibid.*, p. 31). — On n'a peut-être pas assez remarqué, dans les discussions relatives à la *Léda*, que Clemenza Buonaccorsi était mariée avec Bartolommeo Del Bene, « marchand à Paris », et que celui-ci pouvait être un parent assez proche du compagnon de voyage et collaborateur de Mini, Benedetto Del Bene (voy. les lettres de naturalité octroyées à Bartolommeo en avril 1533, *ibid.*, t. II, p. 449, n° 5978, et t. VI, p. 329, n° 20577). Dans un autre acte, nous voyons Tommaso Guadagni en qualité de caution de Bartolommeo, le 23 avril 1538 (*ibid.*, t. III, p. 530, n° 9956). Tous ces marchands étaient en relations étroites, et il ne serait pas surprenant qu'ils se fussent entendus pour duper Mini.

1. Leonardo Spina. Cf. ci-dessous, p. 465 et n. 1.

2. Frey, *Sammlung*, p. 317.

et son compagnon Benedetto [Del Bene] sont arrivés ici sains et saufs. Pour l'amour de vous et de mon cher Papi, je les ai traités comme s'ils avaient été mes frères ; je continuerai à le faire et je le ferai tant qu'ils seront ici. Ils ont d'abord logé chez moi ; puis, la maison étant trop petite, je leur ai trouvé un appartement où ils mangent, boivent, travaillent et ne dépensent rien que la location : quatre écus par mois. Pour le reste, je leur fournis tout, ne voulant pas qu'ils dépensent rien... Ils attendent la *Léda* et, aussitôt qu'elle sera arrivée, nous irons à la cour. Si je ne puis les accompagner, je les adresserai à mes amis et les munirai de lettres de recommandation ; il ne leur manquera rien. Ils ont commencé une *Léda* qui s'annonce comme [devant être] très belle[1]... » On voit l'intrigue, ou plutôt les intrigues, se nouer, et de la part de Tedaldi, et aussi, — comme on le verra bientôt, — de la part des deux jeunes peintres, pour le plus grand embarras des critiques futurs.

Ici prend place la lettre encore inconnue qui m'a été communiquée par un collectionneur parisien. Elle est datée du 27 février 1532 et complète, sur des points importants, le dossier dont Aurelio Gotti avait laissé entrevoir l'intérêt et qui a été publié, dans des conditions... romanesques, par M. Carl Frey[2]. Je reviendrai un peu plus loin avec détail sur cette lettre. Mais ici, pour ne pas interrompre l'exposé des faits, je résumerai seulement, en quelques mots, les passages de ce document qui intéressent directement la *Léda*. On y voit que Mini s'est décidé à confier le tableau au banquier Leonardo Spina, mais n'a aucunement renoncé à le présenter lui-même à François Ier. Il affirme, en outre, qu'il est assailli de demandes de copies de la *Léda* et il se défend naïvement d'avoir besoin d'argent.

Le 9 mars suivant, il écrivait de nouveau à son « Mighelangniolo caro » : « J'ai le bonheur de gagner ici [à Lyon] en un mois plus que je n'aurais fait à Florence en dix-huit ; et si je vous disais ce que je touche par mois, vous en seriez stupéfait. Mais je ne vous le dis pas : je veux que vous le sachiez par ce que je placerai à Florence, où je compte devenir propriétaire de la droguerie à l'enseigne de l'Ange[3], sauf les conseils que pour-

1. Frey, *Sammlung*, p. 322-323.

2. M. le commandeur Guido Biagi, directeur de la Bibliothèque Médicéo-Laurentienne de Florence, nous contera sans doute quelque jour cette incroyable histoire.

3. Dans une lettre du miniaturiste puis architecte Stefano di Tommaso

ront me donner les circonstances et mes amis... Si vous voyez Papi [Tedaldi], dites-lui que j'en sais trop et que je suis étonné qu'il ait tant tardé à m'envoyer cette peinture; et suffit. Je ne veux pas en dire davantage; mais, en temps voulu, je montrerai que je ne voudrais pas en savoir tant... Sachez que j'aurai à faire trois *Léda* d'après le carton; on m'en a déjà plusieurs fois parlé; il y a tant de gens qui en sont désireux! Mais je les satisferai aux dépens de leur bourse. Le jeune homme que j'ai emmené avec moi [Benedetto Del Bene] a peur que je ne le congédie. Je pense en faire venir un autre... » Et l'imprudent ajoute qu'il a déjà pris avec lui un tout jeune garçon, comme élève[1]...

La lettre suivante (Lyon, 8 mai 1532) commence à nous révéler les désillusions de Mini. Il est allé deux fois à la cour. Il a passé, dans chacun de ses deux voyages, deux mois à Paris, en tout quatre mois. « Et j'y ai vu, — dit-il, — et touché du doigt que les Français ne se plaisent qu'à être à table, à l'exception du Roi. Qui veut obtenir quelque chose du Roi doit prendre la peine de suivre la cour et de faire vivement le courtisan[2]... On comptait sur de grandes merveilles, et il n'y a rien de vrai. Les deux tableaux, que j'avais transportés ici à si grands frais en

Lunetti à Michel-Ange, écrite de Florence, 16 novembre 1531, il est dit que « monna Margherita a été à la maison et a payé huit ducats de location; elle m'en a montré la quittance, bien en règle; et, pour ne pas se tromper dans le compte, elle a été dans la boutique du droguiste (*in botega dallo ispetiale*) et elle a compté l'argent en présence de deux personnes... » (Frey, *Sammlung*, p. 333). — D'autre part, dans une lettre adressée de Rome à Michel-Ange (à Florence) par Bartolommeo Angiolini, le 12 juillet 1533, on lit : « Envoyez [c'est-à-dire remettez] les lettres à Bonifazio Fazzi ou à Andrea Chelli, à *Porzantamaria, all' insemgnia dell' Amgiolo e Tubbia...* » (Frey, *Die Dichtungen*, p. 515). — Il ne semble pas qu'il soit question, dans les deux passages, de la même boutique. La première devait être voisine de l'un des ateliers que Michel-Ange avait loués pour en faire des dépôts de marbres; la seconde était celle que convoitait Mini. — Quant à Bonifazio Fazzi, qui habitait le même quartier que Michel-Ange (Santa Croce), il était en relations d'affaires avec l'artiste au moins depuis 1506 (Gotti, *op. cit.*, vol. II, p. 51; cf. B. Varchi, *op.* et *vol. cit.*, p. 515).

1. Frey, *Sammlung*, p. 317-318.

2. M. Frey, comme il lui arrive trop souvent, n'a rien compris à ce texte et l'a imprimé d'une manière inintelligible : « ed o visto e tocho ho mano, he Frazesi no siddetano se none di stare a tavola (*e*) dare in fuora; e chi vuole nulla dare, bisongnia... ». Il faut lire : « [c]he' Fra[n]zesi non si d*il*et[t]ano se non(e) di stare a tavola, da[l] Re in fuora; e chi vole nulla da[l] Re, biso(n)gn(i)a... ».

vingt-trois journées, sont à Paris chez Buonaccorsi, et je n'ai rien pu en obtenir. Le Roi a quitté Paris pour un grand voyage; d'un an il n'y sera de retour. Pensez maintenant quel espoir je puis avoir[1] ! »

Une note de Francesco Tedaldi, rédigée le 1er juillet 1549[2], nous apprend qu'au mois d'août 1532, Mini avait été à Nantes, où François Ier séjourna en effet du 13 au 30[3]. N'ayant probablement pas pu obtenir d'audience grâce aux menées secrètes de ses prétendus amis florentins de Lyon, il avait déposé chez Giuliano Buonaccorsi les deux *Léda*, celle de Michel-Ange et celle de Benedetto Del Bene. Le naïf « garzone » était, cette fois, définitivement pris au piège que lui avaient tendu ses compatriotes.

Dans sa lettre du 8 mai, dont je viens de citer une partie, il raconte que, dès son retour à Lyon, il tomba malade : « angnio », comme il écrit en son patois (enflure de l'aine), fièvre et, de plus, forte gale. Suites, dit-il, de ses chevauchées incessantes et de ses déceptions. « Quelle erreur énorme j'ai commise en quittant un homme dans la maison duquel je ne méritais pas de vivre! » Et il nous apprend que Tedaldi est parvenu à lui faire contracter des dettes. « Dans huit jours, je m'en irai à Paris. J'y resterai quelques années. Je pense, si je suis en bonne santé, aller en Flandre. Si je n'avais été malade, je serais maintenant à Anvers; il y a plusieurs mois que j'avais résolu d'y aller, mais il m'a fallu venir ici pour payer Tedaldi. Tedaldi est payé. Mes allées et venues me coûtent 300 écus. Si je vous disais tout, vous seriez étonné des grosses dépenses que l'on fait ici... » Il se plaint ensuite du « dipintore » qu'il a laissé à Lyon[4]. S'agit-il du « giovanetto » qu'il avait pris à son service en cette ville, ou de Benedetto Del Bene? On ne peut le dire à coup sûr, bien que ce soit plutôt du premier. Ce qui est certain, c'est que Mini, qui voyait tout en rose, voit maintenant tout en noir. C'est un homme tombé du plus haut de ses espérances. On sent qu'il est perdu.

Ici s'arrête cette correspondance. Mais nous savons par ailleurs que, pris dans les filets de ses compatriotes de Florence,

1. Frey, *Sammlung*, p. 318-319.
2. Gotti, *op. cit.*, vol. I, p. 201-202.
3. *Catalogue des actes de François Ier*, t. VIII, p. 479-480.
4. Frey, *Sammlung*, p. 319.

de Lyon et de Paris, abandonné par Michel-Ange qui, dans ces années-là, fatigué et malade, était en outre exaspéré par les exigences de Clément VII et les réclamations des héritiers de Jules II, Mini mourut à la fin de l'année 1533, non sans savoir qu'il avait été indignement joué. Tedaldi lui-même, dans la note déjà citée, rappelle que, lors de ses inutiles voyages à Paris, Mini avait essayé de retirer des mains de Giuliano Buonaccorsi les deux *Léda*, et que celui-ci avait répondu qu'il n'avait rien reçu de lui, que les deux tableaux avaient été apportés chez lui par le poète Luigi Alamanni[1], sur le désir qu'en avait exprimé François Ier. Le 6 août 1533, Mini assignait en restitution Buonaccorsi, qui répétait sa précédente réponse en la présence d'un notaire. L'affaire intéressait fortement Tedaldi qui s'était fait céder, par son frère Papi, créancier de Mini, un droit de moitié sur la *Léda* de Michel-Ange. Le 26 janvier 1534, il obtenait d'Alamanni une lettre où les dires de Buonaccorsi étaient nettement démentis, et il envoyait cette lettre à Giambattista Mini, l'oncle et l'un des héritiers du défunt, pour tenter de faire pratiquer à Florence une saisie-arrêt sur les biens du trop habile détenteur du tableau. On ignore encore comment se termina cette intrigue si obscure[2]. A la fin de juin 1536, Giambattista Mini, très ému d'une lettre à lui écrite par Michel-Ange au sujet de la *Léda*, allait trouver Roberto Nasi et le priait d'intervenir en sa faveur auprès du maître, alors tout entier à la fresque du *Jugement dernier*[3]. Et c'est tout ce que nous savons.

Je reviens maintenant à la nouvelle lettre qui complète cette correspondance et qui, d'après l'enquête forcément difficile et incertaine que j'ai pu faire, pourrait provenir d'une incursion de Libri dans les archives de la Casa Buonarroti[4]. La lecture en

1. Alamanni était le protégé de Buonaccorsi. Cf. ci-dessus, p. 455 et n. 1.

2. Gotti, *op.* et *loc. cit.*

3. Frey, *Sammlung*, p. 340-341.

4. Ceci n'est point sûr, et je ne voudrais pas, sans preuves, charger la mémoire de Libri d'un nouveau méfait. On sait que, dès le commencement du XIXe siècle, des documents, — lettres et dessins, — provenant de ces archives étaient entre les mains de Wicar et de Woodburn (F. De Romanis, *Alcune memorie di Michelangiolo Buonarroti da' manoscritti*. Per le nozze di Clemente Cardinali con Anna Bovi. Roma, 1823, in-8°, p. 4, 15, 17-18). Eugène Müntz, publiant le feuillet de la collection Bonnat, affirme, évidemment sur des témoignages certains, que ce feuillet avait été vendu à Wicar par Filippo Buonarroti (*Gazette des beaux-arts*, 1896, t. I, p. 321). On peut donc croire, sans hésitation, que les autres pièces michelangélesques de Wicar (celles qu'il

est malaisée, comme de toutes les lettres de Mini. La graphie, qui reproduit la prononciation, fortement gutturale et nasale, du populaire toscan, en est très capricieuse. Mais je crois être arrivé à en établir le texte et à en fixer le sens avec une certitude presque entière.

Voici la traduction de ce document :

« Mon cher Michel-Ange, je vous ai envoyé par [Leonardo] Spina une lettre qui vous disait que je lui donnerais ladite peinture et que je lui ferais, pour l'amour de vous, le plaisir dont vous me parliez dans la vôtre, à laquelle — sachez-le — j'ai le loisir et le temps de réfléchir. Je veux prendre moi-même ce lièvre. Sachez qu'il y a de très nombreux chiens qui voudraient le prendre eux-mêmes et voudraient s'en faire gloire dans leur champ et montrer au Roi la grande affection qu'ils lui portent avec les peines d'autrui. Mais sachez qu'ils seront déçus, parce que je me tiens ferme comme un bon mur et que j'ai ici de tels appuis que je tirerais l'affaire à moi jusque des étoiles. Il suffit que je dise le moindre mot.

« J'ai donné commission à Girolamo Gondi qu'il se fasse remettre, s'il vous plaît, le carton que vous fîtes à la demande de l'archevêque et que Jacopo da Pontormo met en couleurs.

« Ainsi, mon cher Michel-Ange, veuillez, s'il vous plaît, si personne voulait m'arrêter en route, m'aider comme vous avez toujours fait, sans vous incommoder en rien; et sachez que si vous me dites de voler bas si je ne veux pas me rompre le cou, je vous réponds que je veux faire comme vous me dites.

a léguées à la ville de Lille et celles dont il s'est défait) en faveur de Samuel Woodburn provenaient de la même source que le feuillet Bonnat. — Voy. du reste, sur la dispersion d'une partie de l'Archivio Buonarroti, la très intéressante note d'Eugène Piot, dans son travail intitulé : *Documents inédits extraits des archives de la famille Buonarroti* (*Le Cabinet de l'amateur*, nouvelle série, année 1861, Paris, 1861, très grand in-8°, p. 144); cf. Frey, *M. A. B. Quellen u. Forschungen zu seiner Geschichte u. Kunst*, t. I (Berlin, 1907, gr. in-8°), p. 5-6. — Un billet autographe, adressé par Michel-Ange à Giovanni [Spina] le 6 février 1523 [1524] et relatif aux travaux de San Lorenzo de Florence, se trouve dans le ms. 5165 du fonds des nouvelles acquisitions françaises à la Bibliothèque nationale de Paris (fol. 88) : « Giovanni, l'acportatore (*sic*) di questa sarà Stefano miniatore [Stefano di Tommaso Lunetti], alquale darete duchati quindici per chonto de' modegli che io fo per papa Chlemente, chome per l'altra vi dissi. A dì sei di febraio mille cinque cento venti tre. — Ricievuti detto dì. — Vostro Michelagniolo schultore in Firenze. » (Cf. Milanesi, *Le lettere*, p. 435, d'après une copie, avec quelques inexactitudes.) Ce billet provient incontestablement de Libri.

« Sachez que je veux aller trouver le Roi avec assurance; et déjà nous avons fait parler de nous, des travaux que nous avons faits et que nous faisons, et de telle sorte que vous en entendrez parler plus d'une fois.

« Je m'applique à un grand tableau, qui est très avancé, et je pense rester ici [à Lyon] jusqu'à ce que, les autres et moi, nous ayons fait plusieurs travaux; car, si je veux réussir, il faut que je fasse aussi des présents aux autres (?) personnages qui gouvernent tout le royaume. Et sachez que, de plus, nous y gagnons largement les frais de toute espèce et sans avoir à diminuer le capital. Ainsi ne pensez pas que je fais comme le Balena[1] qui mange son blé en herbe. En un peu plus d'un mois, nous avons fait si bien parler de nous qu'à toute heure on me scie les oreilles : qui veut une *Léda* et qui veut un autre tableau, à notre choix, pourvu qu'on l'ait; et, quand nous parlons du paiement, [on nous répond] qu'on ne regardera pas à la dépense.

« Pensez que je me suis fait un sayon de velours, car on me l'a fait faire ainsi; et quant à mon compagnon [Benedetto Del Bene], parce qu'il a fait le portrait de Francesco [Tedaldi], celui-ci l'a fait tout habiller de neuf. Et je vous note cela afin que vous sachiez tout ce que me coûtent les retards de ce traître de voiturier et tout le tort qu'il m'a fait. Mais sachez qu'il en porte la peine; car je ne voudrais, pas même en rêve, lui montrer un denier par la fente d'une porte. Il se souviendra de m'avoir jeté dans tant de traverses. Je vous assure que les hommes se forment hors de chez eux.

« S'il vous paraissait bien d'envoyer ici votre neveu, avisez-m'en; je ferai tout ce que je croirai vous être agréable. Il y a ici tant de jeunes gens florentins qui ont des dignités, qu'il me semble être à Florence, tant il y a de [ces] jeunes gens! J'irais cher-

1. Mini écrit : « e balena ». Cette forme « e balena » prouve qu'il s'agit ici d'un nom propre et que le peintre fait allusion à l'un des deux Balena mentionnés : l'un, dans une note datée du 12 octobre 1529 et relative aux précautions prises par sa servante Caterina dans la crainte d'une confiscation éventuelle de ses biens, au moment de sa fuite à Venise : *Antonio el Balena* (Gotti, *op. cit.*, t. II, p. 73; cf. t. I, p. 193-194); l'autre, dans la copie d'une note de Michel-Ange lui-même sur les dépenses par lui faites lors de la mort de son père Ludovico Buonarroti : *Bastiano Balena* (t. II, p. 81). Dans une lettre de Sigismondo Buonarroti à son frère Michel-Ange (30 juillet 1531), il est parlé de *Bastiano del Balena* comme d'une sorte de valet de ferme attaché à la propriété de l'artiste à Settignano (Frey, *Sammlung*, p. 308).

cher votre neveu [à Florence]. Et ne pensez point que je manque d'argent et que je vous parle ainsi parce que j'en veux ou que j'aie un seul poil [de mon corps] qui y pensât aucunement. Je voudrais seulement vous être agréable parce que j'en ai le devoir, et non petit, et parce que, dans les choses où je puis me croire capable de vous ôter quelque souci, je suis tenu de le faire. Mais vous verrez bientôt si, de ma part, il s'agit de faits ou de mots; car si je m'attardais à vous payer de mots... Je pense, aussi vrai que j'ai le pied ferme là où je dois me tenir debout, à faire un tour jusqu'à Florence; et maintenant que je sais quel est le voyage, je ne vois aucune difficulté à aller à Florence. Je ne regretterai ni la dépense ni aucun dérangement; je regretterai seulement de perdre ainsi presque un mois et demi de temps, si je ne me résolvais à aller là-haut [à Florence] en poste.

« On a dit [ici] que le Pape [Clément VII] vous a fait mander pour arranger votre affaire. A Dieu plaise [qu'il en soit ainsi]! Car je ne pourrais avoir au monde plus grande satisfaction et joie que de vous voir, — depuis tant de temps que je sais que vous avez été tourmenté, — vous reposer un peu à l'avenir avec l'esprit tranquille.

« Je me recommanderai à vous autant qu'il est possible; et souvenez-vous que, s'il était possible que vous eussiez plus qu'un fils[1], on en verra la preuve dans un temps prochain.

« Votre affectionné Antonio Mini à Lyon, qui est pour vous[2] au monde sain et joyeux, le 27 février 1531 [1532]. »

« Au noble homme messire Michel-Ange Buonarroti à Florence ou bien où il se trouve sûrement[3]. »

Cette lettre demande quelques commentaires.

1. On a ici l'équivalent de l'affectueuse expression française de la même époque « vostre plus que filz ». Il ne faudrait pas aller chercher dans ce passage une allusion à quelque enfant inconnu de Michel-Ange, comme l'a fait F. De Romanis (*op. cit.*, p. 9 et 17, n. 2), publiant la lettre de Sebastiano del Piombo à Michel-Ange (Rome, 29 décembre 1520, et non 1510), reproduite par Gaetano Milanesi, *Les correspondants de Michel-Ange*. I : *Sebastiano del Piombo*... (Paris, 1890, gr. in-4°), p. 26. — L'enfant appartenait bien à Sebastiano; cf. la lettre de Bartolomeo Angiolini à Michel-Ange, Rome, 18 octobre 1533 (Frey, *Die Dichtungen*, p. 525).

2. Dans la langue rudimentaire de Mini, les mots « per voi » peuvent être interprétés « par vous », « grâce à vous », ou bien « pour vous », « pour vous servir ».

3. Le 27 février 1532, Michel-Ange devait être *sûrement* à Florence, bien

Le projet de remise ou la vente du tableau à Leonardo Spina, dont il est parlé dans la première phrase, n'est mentionné que dans un autre document. On sait, par la note de Francesco Tedaldi, que Spina avait offert de la *Léda* 500 écus d'or, la même somme qu'avait proposée Tommasino Guadagni[1]. Le

qu'il eût été rappelé à Rome dès le mois de janvier par des lettres pressantes de ses compatriotes Giovanni Gaddi, clerc de la Chambre apostolique, le futur patron d'Annibal Caro, et de Benvenuto Dalla Volpaia, à qui allait être, quelques mois plus tard, confiée la surveillance du Belvédère (3 et 18 janvier). La lettre de Gaddi a été publiée par Frey, *Sammlung*, p. 320-321, et celle de Benvenuto par Gotti, *op. cit.*, vol. II, p. 75,

1. En 1434, Simone di Vieri di Vieri Guadagni, né le 25 avril 1411, avait été exilé de Florence avec d'autres membres de sa famille; il s'établit à Lyon, où il resta jusqu'en 1463 et où il eut, de Ginevra di Piero di Vanni Castellani, qu'il avait épousée à Montpellier en 1446, dix enfants. Son fils Tommaso, né en 1455, demeura toujours en France, principalement à Lyon, où il se maria en 1505 avec une jeune Florentine, Pernetta Boeri, qui mourut sans lui avoir donné d'enfants le 18 août 1521 (épitaphe à Notre-Dame-de-Confort, à Lyon). Il fut nommé conseiller du roi en 1521, et, après avoir prêté une grosse somme pour la délivrance de François Ier, nommé l'un de ses maîtres d'hôtel ordinaires en 1526. Seigneur de Saint-Victor-Lacoste (dép. du Gard, arr. d'Uzès, cant. de Roquemaure) et de Beauregard près Lyon, il fit édifier en dehors de cette ville l'hôpital Saint-Laurent, destiné aux pestiférés, et une grande chapelle à Notre-Dame-de-Confort. Il mourut en 1533, laissant la majeure partie de sa fortune, en particulier ses biens de France, à Tommaso d'Ulivieri di Simone di Vieri, son neveu, dont le père (Ulivieri), né en France en 1452, avait eu, de ses deux mariages, seize enfants. L'heureux héritier est notre *Tommasino* Guadagni (sans doute ainsi nommé pour le distinguer de son oncle et bienfaiteur), venu dans notre pays avec son frère Piero (marié avec Claude Grolier le 14 juillet 1523), à l'appel de Tommaso, qui le maria en 1531 avec Pernetta, fille de Guglielmo di Tommaso de' Berti et de Claudia Gianfigliazzi. Comme son oncle, Tommasino fut conseiller et maître d'hôtel de François Ier. Héritier des seigneuries de Beauregard et de Saint-Victor-Lacoste, il y ajouta celles de Roquemaure et de Gallargues, de Saint-Galmier et de Saint-Oyen (?) en Forez et d'Ambérieu. Il tenait chez lui une véritable cour, donnant des pensions à des musiciens et à des peintres, entretenant une nombreuse écurie et se plaisant particulièrement à la chasse. Très charitable, il envoya à Florence, lors d'une disette, 100 marcs d'or; en 1542, la peste sévissant à Avignon, il se retira à Sarrians (?), où il nourrit, pendant son séjour, la plupart des pauvres du lieu. Il édifia hors les murs d'Avignon un grand hôpital pour les pestiférés, et comme on avait dû le détruire lors de la campagne de 1536, il le fit reconstruire. Il aimait Avignon à cause du voisinage de Saint-Victor-Lacoste, et il s'y fit bâtir une belle maison qui donna son nom à la « rue des Guadagni ». Il mourut à Saint-Victor en 1544; son corps fut transporté à Lyon et déposé dans la chapelle familiale, à Notre-Dame-de-Confort. Son fils aîné, Guglielmo, succéda en 1554 au maréchal de Saint-André

tableau étant estimé au moins 1,000 écus, Mini se refusa à conclure le marché. Mais sa lettre paraît indiquer que Michel-Ange, — qui avait alors de particulières obligations à Giovanni Spina[1], homme de confiance et banquier de Clément VII à Florence, — eût désiré voir son œuvre aux mains du frère de Giovanni. C'est là, semble-t-il, une donnée nouvelle, bien qu'assez peu claire, pour l'histoire du tableau.

Un peu plus loin, Mini informe Michel-Ange qu'il a chargé Girolamo Gondi[2] de se faire remettre le carton peint par l'artiste « pour l'archevêque » et d'après lequel Jacopo da Pontormo exécute un tableau. L'archevêque est Nicolas de Schomberg, titulaire du siège de Capoue, alors gouverneur de Florence pour

comme sénéchal de Lyon, devint gentilhomme de la chambre et fut fait chevalier de l'Ordre de Saint-Michel en 1567. — J'arrête ici ces extraits du ms. italien 281 de la Bibliothèque nationale, qui contient une ample généalogie de la famille Guadagni et paraît avoir été conduit sur d'excellents documents par l'antiquaire Carlo Strozzi et Jacopo Rondinelli (1640). — Sur la succession de Tommasino, cf. le *Catal. des actes de François Ier*, t. IV, p. 597, n° 13787; — il était venu en France en 1515, comme le prouvent les lettres de naturalité que lui octroya Louise de Savoie en septembre 1525 (*ibid.*, t. V, p. 734, n° 18493). — Voy. aussi Émile Picot, *Les Italiens en France au XVIe siècle* (Bordeaux, 1909, in-8°), p. 79-84.

1. Leonardo était le frère de Giovanni Spina, banquier à Florence, chargé de verser à Michel-Ange l'argent nécessaire pour les travaux entrepris sur l'ordre de Clément VII à San Lorenzo de Florence dès 1523 et dont Giambattista Figiovanni était le provéditeur en sa qualité de prieur de l'église. Cf. Milanesi, *Le lettere*, p. 154, 155, 425, 435, 437 et suiv., 560, 596, etc.; Frey, *Sammlung*, p. 200, 206-208, 214, 227, 230 et suiv., etc. — Leonardo était banquier à Lyon, c'est-à-dire qu'il dirigeait la succursale en cette ville de la maison de son frère, depuis 1510 environ (voy. ses lettres de naturalité dans le *Catal. des actes de François Ier*, t. VI, p. 407, n° 20988 : Lyon, janvier 1535). D'août à octobre 1525, il avait exercé les fonctions de nonce extraordinaire de Clément VII près la cour de France (*ibid.*, t. IX, p. 124).

2. Il y a eu au moins deux Girolamo Gondi au XVIe siècle, l'un fils d'Antonio Gondi et de Maddalena Corbinelli, et l'autre fils de Francesco Maria Gondi et d'Anne de Velez de Guevara. Il ne saurait être question ici que du premier, qui, né le 21 octobre 1472, mourut le 20 janvier 1557 et fut enterré à Santa Maria de Florence. Il avait épousé Francesca di Piero Tornabuoni et eut un second fils, Antonio, qui est l'auteur de la branche des ducs de Retz et qui avait épousé, le 20 janvier 1516, Marie-Catherine de Pierrevive, gouvernante des enfants de France. L'aîné des fils, Giovanni Battista Gondi, épousa, le 19 décembre 1516, Maddalena *alias* Tommasina Bonajuti, dame d'atour de Catherine de Médicis et veuve en premières noces de Luigi Alamanni; elle mourut en 1580 et fut enterrée près de son mari, dans le chapitre des Grands-Augustins. Voy. le P. Anselme, *Hist. généal. de la maison de France*, t. III, p. 890 et suiv.

Clément VII, officiellement, et, réellement, pour Charles-Quint. Quant au tableau, c'est le *Noli me tangere* ou le *Christ et la Madeleine dans le jardin*, qui fut commandé à Michel-Ange par Schomberg pour le marquis Del Vasto, Alfonso Davalos, et sur lequel Vasari nous renseigne abondamment[1]. Une lettre de Figiovanni au maître prouve que le carton était terminé vers la fin de l'été ou le commencement de l'automne de 1531[2]. Surchargé de travail et d'ennuis, Michel-Ange décida le marquis à charger de la peinture Jacopo da Pontormo[3], qui en fit une réplique pour le condottiere Alessandro Vitelli. Un troisième exemplaire, dû à Battista Franco, entra dans les collections du duc de Florence Cosme Ier. On a perdu la trace de toutes ces œuvres ; mais, selon M. Henry Thode, le tableau d'Angelo Bronzino, qui représente le même sujet et qui est aujourd'hui au Musée du Louvre, pourrait bien être très directement inspiré de l'ouvrage de Pontormo. Maintenant, pourquoi Mini demande-t-il à Michel-Ange de faire remettre le carton à Girolamo Gondi? Michel-Ange lui en avait-il fait don, comme il semble, et Gondi avait-il demandé au bénéficiaire, en quête d'argent pour son voyage en France, de le lui céder? C'est là une question à laquelle il paraît impossible de répondre aujourd'hui.

Ensuite, parlant de ses propres travaux et de ceux de Benedetto Del Bene à Lyon, Mini écrit qu'on lui demande de tous côtés des *Léda :* « Qui veut une *Léda* et qui veut un autre tableau, à notre choix... » On l'a déjà entendu parler d'exécuter trois *Léda* d'après le carton original. Il est donc possible qu'il soit sorti de l'atelier de Lyon toute une légion de *Léda ;* ce qui aide à comprendre les hésitations des critiques devant les quatre exemplaires qui subsistent de cette composition et les gravures qui en ont été faites.

1. *Vite*, éd. cit., vol. VI, p. 276, et vol. VII, p. 277. — Henry Thode, *Michel-Angelo. Kritische Untersuchungen*, t. II (Berlin, 1908), p. 446 et suiv.

2. « Le R.me archevêque de Capoue a eu grand plaisir à m'entendre lui annoncer que vous vouliez que le maître peintre coloriât dans votre maison le dessin fait par vous. » Frey, *Sammlung*, p. 310.

3. Le *Noli me tangere* ou la *Madeleine* n'est pas le seul carton de Michel-Ange d'après lequel Jacopo di Pontormo ait été chargé d'exécuter une peinture. Il en fut de même de la *Vénus avec l'Amour* destinée à ce Bartolommeo Bettini qui eût désiré marier sa nièce avec le neveu de Michel-Ange, Leonardo Buonarroti : ce tableau est aujourd'hui au Musée des Offices de Florence (voy. Milanesi, *Le lettere*, p. 241 et note; et un sonnet contemporain reproduit par Frey, *Die Dichtungen*, p. 271).

Le dernier passage de la lettre qui doive être commenté est le suivant : « On a dit ici que le Pape vous a fait mander pour arranger votre affaire. » Mini ajoute qu'il se félicite que Michel-Ange puisse enfin goûter quelque repos et retrouver la tranquillité de l'esprit. L'affaire à laquelle fait allusion Mini, c'est la « grande affaire » de la vie de Michel-Ange, celle de l'œuvre qui, entreprise avec tant d'ardeur, finit par assombrir et empêcher l'artiste durant la période même où il était dans toute la possession de son génie ; la « tragédie »[1], en un mot, du tombeau de Jules II. Le bruit qui était parvenu aux oreilles de Mini était exact. Les négociations pour l'achèvement de la « sepoltura », commencées dans l'été de 1531, battaient alors leur plein et se terminèrent, le 29 avril 1532, par le compromis dont est sorti le cadre insuffisant où trône le *Moïse*, à Saint-Pierre-ès-Liens[2].

Je ne puis guère quitter la lettre de Mini sans rappeler brièvement les résultats actuels des investigations infinies auxquelles a donné lieu la *Léda*. Ils ont été étudiés par M. Henry Thode dans deux chapitres où, résumant les travaux antérieurs, exposant ses propres recherches, tâchant à contredire de son mieux ses devanciers, le critique allemand a resserré toute l'histoire du tableau[3].

Tous les historiens s'accordent avec Vasari pour admettre que François Ier fit entrer la *Léda* à Fontainebleau. A quelle époque et dans quelles circonstances? On l'ignore encore, mais peut-être en saura-t-on prochainement quelque chose. En tout cas, il ne semblerait pas que ce dût être avant mars 1547. En effet, le 8 février 1546 [1547, n. s.], François Ier envoie à Michel-Ange, de Saint-Germain-en-Laye, une lettre autographe, recueillie en Italie par J.-B. Wicar, où il lui annonce la venue de l'abbé de Saint-Martin-ès-Aires, c'est-à-dire du Primatice, chargé par lui, dit-il, de « recouvrer quelques besognes de votre ouvrage, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler en vous les bien payant[4] ». Si, dans les années précédentes, le roi avait acquis la *Léda*, il y

1. Le mot est de Condivi, qui l'avait probablement entendu prononcer par Michel-Ange lui-même (*Vita*, fol. 26 r°).

2. Gotti, *op. cit.*, vol. I, p. 275 et suiv.; Milanesi, *Le lettere*, p. 710 et suiv.

3. Henry Thode, *M. A.*, *Kritische Untersuchungen*, t. II (1908), p. 311 et suiv.; — *M. A. und das Ende der Renaissance*, t. III, II (1912), p. 478 et suiv.

4. F. De Romanis, *op. cit.*, p. 15 et suiv.

aurait sans doute fait allusion dans sa lettre, à laquelle Michel-Ange répondit de Rome par des promesses, le 26 avril 1547[1].

On se souvient des histoires, plus ou moins authentiques, dont la *Léda* a fait les frais au XVIIe et au XVIIIe siècle. Selon les uns, Sublet de Noyers, ou, selon d'autres, Anne d'Autriche elle-même, l'aurait, par pruderie, fait brûler vers 1640[2]. D'autres affirment qu'elle n'aurait pas subi un désastre aussi complet, mais qu'elle serait sortie des collections royales et tombée entre les mains d'un médiocre restaurateur[3]. Passée en Angleterre, achetée par le duc de Northumberland, elle aurait fait partie du don de ce dernier à la naissante Galerie nationale de Londres (1838). Reléguée dans les magasins, nettoyée par les soins du directeur Sir William Boxall en 1863, elle attirait l'attention de Triqueti en 1869 et de Reiset en 1877, qui consignèrent leurs observations dans des articles, restés célèbres, de la *Gazette des beaux-arts*[4]. Reiset se prononçait nettement pour l'authenticité du tableau de Londres et, dans une remarquable étude, Adolf Michaelis émettait la même opinion en 1885[5].

M. Henry Thode a élevé contre leurs arguments diverses objections, dont quelques-unes au moins ont une véritable valeur. Il rappelle qu'il s'agit d'une *tavola*, c'est-à-dire d'un tableau peint sur bois : le tableau de Londres est sur toile. Encore pourrait-on répondre qu'il n'y est peut-être qu'à la suite d'une de ces opérations que l'on a parfois tentées avec succès[6]. Sous les repeints à l'huile du restaurateur de la fin du XVIIe siècle, on avait, il est vrai, retrouvé le procédé *a tempera ;* mais, au

1. Milanesi, *Le lettere*, p. 519. — François Ier était mort le 31 mars. — Cf. Appendice IV.

2. Cf. F. Engerand, dans *La Chronique des arts et de la curiosité*, 1898, p. 282.

3. Pierre Mariette, note à la suite de la *Vita* de Condivi publiée par Gori (Firenze, 1746, in-fol.), p. 74.

4. *Gazette des beaux-arts*, 1869, t. I, p. 160 (Triqueti); 1877, t. II, p. 246 et suiv. (Reiset); voy. *ibid.*, 1876, p. 159 (Mantz). Cf. Reiset, *Les musées de peinture de Londres; une visite à la National Gallery en 1876;* première partie : *Écoles d'Italie et d'Espagne* (Paris, 1877, petit in-8°), p. 89-96.

5. *Strassburger Festgruss an Anton Springer zum 4. Mai 1885* (Berlin u. Stuttgart, 1885, in-8°), p. 31-43 : Adolf Michaelis, *Michelangelos Leda und ihr antikes Vorbild.* A la p. 36, on trouvera une médiocre reproduction du tableau de Londres.

6. Cela expliquerait peut-être la phrase du P. Dan (1642) si souvent citée : « Il est vray qu'il faut dire avec regret que la malice du temps l'a presque entièrement gasté [le tableau de la *Léda couchée*]. » Mais une telle opération était-elle possible pour une peinture *a tempera ?*

dire de M. Thode, la peinture primitive remise au jour en 1877 aurait elle-même subi des retouches qui empêchent d'apprécier librement l'authenticité de l'œuvre restaurée. Une autre objection, à laquelle le critique allemand semble attacher une grande importance, c'est que Condivi et Vasari affirment qu'à côté du groupe principal, Michel-Ange avait figuré la naissance des Dioscures sortant de l'œuf fabuleux; mais il ajoute aussitôt, — ce qui affaiblit singulièrement sa remarque, — que le tableau paraît avoir été coupé. A son avis, qu'il appuie sur une gravure de Rosini, le même sort aurait été infligé au carton de la Royal Academy, où manquent également l'œuf et les enfants, et cependant ce carton serait vraiment le carton original que Vasari déclare avoir vu à Florence chez Bernardo Vecchietti. De plus, dans les études originales du Musée du Louvre et du Musée des Offices, la scène accessoire, la *prolepsis*, manque aussi. Mais ces constatations n'émeuvent pas outre mesure M. Thode, et il conclut que le tableau de Londres peut être soit l'original, soit la réplique de Benedetto Del Bene, mais plutôt cette dernière. Des trois autres exemplaires, où la *prolepsis* n'existe pas non plus, il ne fait que signaler celui du château impérial de Berlin; il attribue, avec quelque hésitation, à Jacopo da Pontormo celui du Musée Correr de Venise; quant à la réplique de la Pinacothèque de Dresde, il repousse l'attribution qui en a été faite à Heemskerk et met en doute, quoique moins vivement, l'attribution à Rubens[1]. Comme on le voit, *adhuc sub judice lis est*. Mais on peut : 1° admettre que le tableau de Londres, qui serait celui de Benedetto Del Bene[2], donne sûrement une idée suffisante de l'original; 2° assurer que Michel-Ange a directement imité un bas-relief de sarcophage romain, peut-être celui-là même qui a été si justement indiqué par Michaelis et dont il ne reste qu'un dessin dans le *codex Pighianus* de Berlin[3]. Ce dernier point est même à peu près le seul que M. Thode considère comme définitivement acquis par les laborieuses recherches de

1. Dans son récent volume (*M. A. und das Ende der Renaissance*, t. III, II, 1912, p. 482), M. Thode dit plus nettement : « de la main d'un Hollandais de la première moitié du XVIIe siècle sous la direction de Rubens » et donne (p. 483) une suffisante reproduction de cette réplique.

2. Dans son travail de 1912 (cf. la note précédente), M. Thode reste fidèle à cette hypothèse, qui est du reste vraisemblable (p. 482).

3. Reproduction dans Michaelis, *op. cit.*, p. 41.

ses devanciers. Je crois que s'il avait connu la nouvelle lettre d'Antonio Mini, il aurait, sur un autre point encore, et non des moins importants, modifié les jugements qu'il a portés sur les différentes répliques de la *Léda*. Elles sont probablement *toutes* sorties, si le tableau de Londres n'est pas l'original, de l'atelier dirigé par Mini à Lyon. Ce serait dans cet atelier que, pour simplifier l'exécution des *Léda* si vivement convoitées par les amateurs, la *prolepsis*, cette embarrassante *prolepsis* de l'original, aurait disparu sans retour.

II. Lettre de Cornelia Colonelli, veuve d'Urbino, a Leonardo Buonarroti, sur la mort de Michel-Ange.

(Casteldurante, près Urbino, 12 avril 1564).

De la même provenance et dans la même collection que la lettre de Mini est une autre lettre qui concerne le successeur, ou plutôt les enfants du successeur d'Antonio Mini chez Michel-Ange, le fidèle Urbino. Francesco di Bernardino d'Amadore ou degli Amadori, de Casteldurante, près Urbino[1], entra au service de l'artiste peu après le départ de Mini pour Lyon et y resta jusqu'à sa mort, survenue le 3 décembre 1555, quinze jours après celle de Gismondo Buonarroti, frère du maître. Cette double perte, en si peu de jours, plongea Michel-Ange dans une profonde tristesse.

1. Michel-Ange avait conçu pour Urbino une profonde affection, que celui-çi méritait. Le seul chagrin que causa le serviteur à son maître fut la querelle qu'il eut en 1542 avec Marchesi au sujet du contrat pour le tombeau de Jules II (Milanesi, *Le lettere*, p. 484). Il l'employait dans ses affaires les plus secrètes et les plus délicates, dans ses négociations avec le camérier pontifical Eurialo Silvestri, dans ses relations avec Vittoria Colonna. Luigi Del Riccio écrivait à Michel-Ange, le 16 décembre 1543 : « ... Et je dirai que mes vers vous ont plu s'ils produisent quelque fruit; et si vous voulez bien prendre la peine d'y faire une réponse, vous arriverez à les faire connaître et à rendre quelques gens indulgents pour eux, pour l'amour de vous, comme ils font à Urbino votre serviteur; car il n'y a pas d'autre différence entre mes vers et les vôtres, qu'entre Urbino et vous. » Frey, *Die Dichtungen*, p. 532. — Benvenuto Cellini s'est assez sottement moqué de la manière naïve dont Urbino avait exprimé, en sa présence, son dévouement pour Michel-Ange (*Vita*, éd. O. Bacci, Firenze, 1901, in-8°, p. 371-372).

Mini avait une écriture presque illisible, une graphie plus que pittoresque. Urbino était encore plus illettré : dans l'acte du 16 mai 1542, par lequel son maître lui concède, à lui et à Giovanni de' Marchesi, la décoration du tombeau de Jules II, on voit qu'il ne savait pas écrire[1]. Il rachetait cette ignorance par un dévouement à toute épreuve, dont la correspondance et le « canzoniere » de Michel-Ange nous ont conservé de touchants témoignages, entre autres la lettre célèbre à Vasari[2] et la lettre, moins connue, mais au moins aussi émue, à Leonardo Buonarroti, fils du second frère de l'artiste : « Je t'avise qu'hier soir, 3 décembre, à quatre heures, est passé de cette vie Francesco, dit Urbino, à ma très grande douleur. Il m'a laissé si affligé et si tourmenté qu'il m'eût été plus doux de mourir en même temps que lui, telle était l'affection que je lui portais ! Il ne méritait pas moins, car il était devenu un vaillant homme, plein de fidélité et de loyauté. Il me semble que maintenant je ne suis resté que pour mourir, puisqu'il ne vit plus, et je ne puis retrouver la paix. Aussi je voudrais bien te voir...[3]. »

Dans son testament, daté du 24 novembre 1555, c'est-à-dire rédigé neuf jours avant sa mort, Urbino réglait avec soin sa succession, évidemment sur le conseil de Michel-Ange. Il nommait celui-ci le premier des trois exécuteurs de ses dernières volontés, le désignant comme tuteur de son premier-né, dont Michel-Ange avait été le parrain et qu'il avait naturellement nommé Michelangelo, et d'un autre enfant dont la naissance

1. « Moi Luigi Del Riccio, au nom de Francesco d'Urbino, *parce qu'il ne sait pas écrire*, à sa requête je fais foi qu'il s'oblige et promet comme dessus. » Dans les souscriptions du contrat passé entre Michel-Ange d'une part, Giovanni de' Marchesi et Urbino de l'autre, le 16 mai 1542 (Milanesi, *Le lettere*, p. 711). — Cependant, une lettre de Michel-Ange semblerait prouver qu'Urbino était sorti de cette ignorance entre 1542 et 1553. Dans cette lettre à son neveu Leonardo (Rome, 18 mars? 1553), on lit : « Urbino t'a écrit (*ti scrisse*) ce que lui avait été dit de toi ici. » (*Ibid.*, p. 289.)

2. Milanesi, *Le lettere*, p. 539.

3. Milanesi, *Le lettere*, p. 314-315; cf. p. 312. — On se souvient du pieux sonnet adressé par Michel-Ange à Ludovico Beccadelli et consacré à la mémoire de son « garzone ». Le texte donné par M. Frey (*Dichtungen*, p. 248) présente d'importantes variantes avec celui qui a été publié par le petit-neveu de l'auteur. On se demanderait volontiers si le premier éditeur n'avait pas sous les yeux un manuscrit autre que ceux qui ont été utilisés par le professeur berlinois.

paraissait prochaine et qui reçut le nom de son père, Francesco[1]. Le vieux tuteur prit au grand sérieux ce mandat, comme il faisait de tout ce dont il se chargeait. Il plaça au « Monte della Fede » de Florence l'argent que lui avait laissé Urbino[2], et dès lors il administra jusqu'à sa mort, de concert avec les co-tuteurs de Casteldurante, les affaires des enfants et de la veuve du serviteur si vivement regretté[3].

Aux documents déjà nombreux qui attestaient l'entier dévouement du grand vieillard et la médiocre reconnaissance de Cornelia Colonelli, la lettre qui m'a été communiquée vient s'ajouter, et ce n'est pas la moins intéressante de celles qui nous renseignent sur les relations entre Michel-Ange et la veuve d'Urbino.

Environ quatre ans après la mort d'Urbino, il s'était produit un fait qui, sans nul doute, déplut au « padrone[4] ». Le 10 jan-

1. Gotti, *op. cit.*, t. II, p. 138; cf. t. I, p. 338. — Sur les portraits des enfants d'Urbino attribués à Michel-Ange et acquis par Guidubaldo Della Rovere, duc d'Urbino, en 1557, cf. Thode, *M. A. Kritische Untersuchungen*, t. II, p. 350.

2. Milanesi, *Le lettere*, p. 607.

3. Urbino avait été se marier à Casteldurante entre le 29 août 1551 (jour où Michel-Ange lui remboursait douze écus et sept jules dépensés à arranger sa chambre pour y recevoir sa future femme) et le 25 septembre (jour de sa rentrée à Florence avec sa femme et une servante). Comme il était parti le 30 août, le mariage dut avoir lieu dans la première semaine de septembre. Cf. les deux « ricordi » de Michel-Ange dans Milanesi, *Le lettere*, p. 606.

4. Dès les premiers mois de 1557, de légers dissentiments s'étaient élevés entre Michel-Ange et Cornelia. En répondant à une lettre de celle-ci (1er *janvier* 1557, et non *février*, comme le dit M. Frey, *Sammlung*, p. 351, qui a omis de corriger l'erreur de plume du document autographe : *febraro*; Cornelia écrit dans le corps de sa lettre : « Comme c'est aujourd'hui le jour de l'an [nouveau]... »), Michel-Ange l'avait priée de ne plus lui envoyer de petits présents, mais de lui demander ce qu'elle désirerait. D'où fâcherie de la jeune veuve, et réponse de Michel-Ange (Milanesi, *Le lettere*, p. 542), en tête de laquelle, dans la minute (*Vat. lat.* 3211), se trouvent ces mots : « Mal fa chi tanta fe' sì tosto oblia. » Cependant Cornelia sentit qu'elle ne devait pas s'aliéner le « padrone », et dans sa lettre du 10 mai 1557 (Frey, *Sammlung*, p. 353), elle reprend le ton d'une très reconnaissante protégée, en demandant à son correspondant un petit service qu'il mit le plus grand empressement à lui rendre. — M. de Nolhac regrette justement que Milanesi n'ait pas consulté le manuscrit du Vatican pour reproduire la lettre du 27 mars, et il rappelle que dès 1539-1540 selon les uns, 1545 selon les autres, dans une autre lettre, une des plus hardies du « carteggio » entre Vittoria Colonna et le maître, celui-ci avait déjà inséré la phrase : « Mal fa... » (*La bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris, 1887, in-8°, p. 329, n. 3; cf. Milanesi, *Le lettere*, p. 515; Ermanno Fer-

vier 1559, Cornelia annonçait au maître qu'elle allait convoler en secondes noces avec Giulio Brunelli, un docteur en droit originaire de Gubbio, qui était alors podestà de Casteldurante, riche, honnête et savant[1]... Toutes ces belles qualités ne purent fléchir Michel-Ange. Il laissa d'abord la lettre de Cornelia sans réponse, puis il lui fit connaître franchement son opinion. Émotion des parents de la jeune veuve, qui se plaignent à Michel-Ange du tort qu'il leur fait en agissant ainsi. Cependant le mariage est célébré à la fin d'avril. Mais voici qu'un ami d'Urbino, co-tuteur des enfants, Pierfilippo Vandini, se met à craindre pour les intérêts des pupilles. Nouvelles inquiétudes et nouvelle irritation de l'artiste, qui ne répond plus aux nombreuses lettres de Cornelia. Celle-ci finit par lui écrire, le 16 juin 1559, que si elle s'est remariée, c'est qu'elle y a été contrainte par son père et par sa mère. Elle prétend que Vandini veut se substituer à elle dans les affaires de ses enfants, se laisse emporter jusqu'à l'accuser de vouloir « manger » l'héritage, et elle recommande à Michel-Ange, qui s'en garda bien, de brûler sa lettre. Tout à fait hors d'elle, elle demande au duc d'Urbino l'autorisation, qui lui est accordée, de faire examiner les comptes de tutelle. Quelques semaines plus tard, elle se plaint que Vandini ne s'occupe plus autant des enfants que par le passé; en réalité, elle le trouvait trop actif : une lutte était engagée où elle sentait bien qu'elle serait vaincue. La situation fut liquidée, et il paraît bien que Cornelia fut loin d'y rien gagner. Elle se soumit alors à l'arrêt qu'elle avait si maladroitement provoqué, recommença à envoyer des cadeaux, surtout des comestibles, au vieil architecte de Saint-Pierre. En 1561, Vandini se fit décharger de son mandat, à la grande joie de Cornelia. Mais, quelques mois plus tard, une

rero e Giuseppe Müller, *Carteggio di Vittoria Colonna*, Torino, 1889, in-8°, p. 206-207). — Il est assez singulier qu'aucun des historiens de Michel-Ange et de Vittoria Colonna ne paraisse avoir remarqué que cette phrase était un vers, et un vers d'une des plus belles « canzoni » de Pétrarque : *S'i'il dissi mai, ch'i' vegna in odio a quella...* (*Le Rime di Francesco Petrarca secondo la revisione ultima del poeta*, a cura di Giuseppe Salvo Cozzo, Firenze, 1904, in-8°, p. 203, v. 45.). — Personne non plus n'a signalé l'excellent fac similé lithographique de la minute du manuscrit du Vatican, exécuté vers 1830 pour l'*Isographie des hommes célèbres*, et qui reproduit non seulement le vers de Pétrarque surmonté d'une croix en tête de la lettre, mais permet d'ajouter, avant la signature de Michel-Ange, les mots : « Vostro di tutti voi ».

1. Frey, *Sammlung*, p. 360-361.

demande d'argent sur l'avoir des enfants, faite à Michel-Ange pour payer une propriété récemment acquise, faillit raviver ou même raviva les différends entre la mère et le tuteur. On ignore les événements ultérieurs ; ce qui reste de cette correspondance, qui paraît avoir été considérable, entre Casteldurante et Rome, s'arrête brusquement vers la fin de l'année 1561. Le plus certain, c'est que pas un seul instant Michel-Ange ne fit la moindre concession qui pût nuire aux intérêts de ses pupilles, et que jamais il ne se lassa de les protéger contre des périls plus ou moins avérés. Cette fermeté n'était guère pour plaire à la veuve d'Urbino. Lorsque Michel-Ange mourut à Rome, dans la soirée du 18 février 1564, et que la nouvelle en parvint à Casteldurante, Cornelia dut éprouver une sorte de soulagement. On ne peut guère se défendre de reconnaître ce sentiment dans la lettre que j'ai retrouvée et qu'elle adressa, le 12 avril, au neveu du terrible tuteur, Leonardo Buonarroti. En voici la traduction :

« Magnifique seigneur Leonardo, mon patron très respecté,

« Cette mienne lettre sera pour me condouloir avec Votre Seigneurie de la grande perte que nous autres nous avons tous faite de messire Michel-Ange, de bonne mémoire, auquel j'étais particulièrement très obligée pour m'avoir toujours montré tant de courtoisie, et aussi pour avoir donné à Francesco, mon premier mari, tout ce qu'ont maintenant au monde les deux enfants qu'il a eus de moi. Je ne puis vous consoler autrement qu'en vous disant que sa gloire ne mourra jamais dans l'éternité, et nous devons aussi indubitablement penser qu'il est au nombre des autres élus du grand Dieu, lui qui a toujours bien agi en ce monde. De cela je ne vous dirai rien de plus. Mais, ayant pour mes enfants l'amour ordinaire aux bonnes mères, il m'a encore semblé bon de vous dire par cette mienne lettre que l'heureuse mémoire de messire Michel-Ange a recouvré le testament fait par Francesco *alias* Urbino, comme je sais que Votre Seigneurie en était informée, et cela dans le seul but de s'en prévaloir à l'occasion pour les affaires de mes enfants, dont il était curateur. Comme il avait fait cette dépense précisément pour ces enfants, je désirerais que Votre Seigneurie me remît aimablement ce testament rédigé par un notaire public ; car il pourrait rendre grand service à mes enfants et n'est d'aucune utilité à

Votre Seigneurie, qui certainement ne saura que faire de cet acte. Que Votre Seigneurie, pour l'amour que je sais que vous portiez à Urbino, veuille donc bien faire don de cet acte à mes enfants, puisque, comme je l'ai dit, il ne vous sert à rien, afin que ces enfants n'aient pas à faire les frais d'une autre copie du testament. Eux et moi, nous vous en aurons une obligation perpétuelle.

« S'il est quelque chose que nous puissions faire en ces pays pour Votre Seigneurie, veuillez nous en informer.

« Ma lettre n'ayant pas d'autre but, je termine en vous baisant les mains avec mes enfants.

« De Casteldurante, le 12 avril 1564.

« De V. S. la servante, Cornelia, veuve d'Urbino de Casteldurante. »

« A mon magnifique seigneur toujours très respecté messire Leonardo Buonaruoti de Florence, à Rome[1]. »

Il paraît bien clair qu'en adressant à Leonardo Buonarroti cette épître plutôt intéressée, Cornelia désirait surtout qu'il ne restât, chez les héritiers de Michel-Ange, rien qui concernât la tutelle éteinte par la mort du trop fidèle mandataire de son premier mari.

III. Michel-Ange et le tombeau de Philibert de Chalon.

Une lettre adressée de Lyon par Orlando Dei à Michel-Ange, le 29 janvier 1531, et qui paraît avoir échappé jusqu'ici à l'attention des archéologues français, mérite d'être signalée. Elle est relative au tombeau que Philiberte de Luxembourg, princesse d'Orange, fille d'Antoine, comte de Brienne, et d'Antoinette de Bauffremont, fit élever, dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saulnier, à son fils Philibert de Chalon tué sous Gavinana le 3 août 1530. Voici la traduction de cette lettre :

« ✝ Jésus. Le 28 janvier 1530 [1531].

« Honoré Michel-Ange, je me recommande à vous autant que je puis. Jusqu'ici, je n'ai pas eu l'occasion de vous écrire. La

1. On a ajouté à cette lettre la note suivante : « Gismondo, donne à Beccaluna de l'argent pour une paire de chaussures qu'il m'a demandée. »

présente a seulement pour but de vous informer que, d'abord grâce à ses talents, ensuite par le moyen de quelqu'un de vos amis, Madame la princesse d'Orange a donné charge de faire le tombeau de son fils, le prince d'Orange, à Giovambattista, sculpteur, que je sais que vous connaissez bien. C'est lui-même qui vous remettra la présente; et, pour ne pas vous importuner, c'est lui qui vous mettra au courant de tout ce qui concerne ce projet. Je veux vous prier avec confiance de vouloir bien, dans tous les comptes, lui témoigner votre bonté, comme à votre habitude, et lui donner conseil sur tous les points afin que lui, qui est de votre patrie, puisse plus facilement acquérir honneur et gloire pour lui-même et pour elle, étant donné surtout que maître Giovambattista a fait concevoir de bonnes espérances aux différents maîtres chez lesquels il a travaillé et que Madame la princesse [a placé sa confiance en lui?]. — Orlando Dei, à Lyon. »

Cette lettre, publiée dès 1899 par M. Frey[1], n'a pas été connue d'Ulysse Robert qui, en 1902, faisait paraître son consciencieux ouvrage sur Philibert de Chalon[2]. Et par un autre jeu de la fortune, M. Thode[3], qui a mis en valeur la lettre imprimée par M. Frey, n'a pas eu connaissance de l'ouvrage d'Ulysse Robert[4], où il aurait trouvé le nom ou le surnom du sculpteur.

L' « ami » de Michel-Ange qui a recommandé Giambattista à Philiberte de Luxembourg n'est évidemment autre que Dei lui-même[5] : on a là un nouvel exemple de l'ingérence des banquiers florentins dans les négociations des artistes leurs compatriotes. Il est probable, ou plutôt il est sûr, que Dei avait grand intérêt à ce que l'affaire réussît. Il avait sans nul doute spéculé sur ses relations avec Michel-Ange, et c'est pour cela qu'une fois les dessins et le devis préparés, il insiste auprès du maître pour

1. *Sammlung*, p. 307. — Le texte italien de cette lettre est reproduit ci-dessous, Appendice III.

2. I. *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples (18 mars 1502-3 août 1530)*, Paris, 1902, in-8°. — II. *Lettres et documents* (*ibid.;* extr. du « Boletin de la Real Academia de la Historia » de Madrid).

3. *M. A. Kritische Untersuchungen*, t. II, p. 235; — *M. A. und das Ende der Renaissance*, t. III, II, p. 664.

4. Non plus que du travail d'Alexandre Pinchart, *Le mausolée de Jean II et de Philibert de Chalon, prince d'Orange*, dans les *Archives des arts, sciences et lettres*, 1re série, t. I (Gand, 1860, in-8°), p. 118 et suiv.

5. Sur les Dei établis à Lyon, voy. Émile Picot, *op. cit.*, p. 76, 98-99.

qu'il consente à donner son avis « in tutti e chomti », sur tous les points ou, littéralement, « dans tous les comptes » : le mot précis est sorti tout seul de la plume de l'homme d'affaires, qui peut-être s'était constitué caution de Giovambattista. De plus, il était fort bien renseigné sur les décisions de Michel-Ange qui, après la rentrée des Médicis à Florence sous la protection de Charles-Quint, courbant la tête devant la défaite de sa patrie, avait accepté de rentrer au service de Clément VII et avait repris ses travaux dans la nouvelle sacristie de l'église Saint-Laurent.

Grâce à Ulysse Robert, on possède sur ce tombeau des renseignements nombreux et précis. Le 31 décembre 1530, Philiberte de Luxembourg ordonnait à ses envoyés à Naples, Anatole Camelin et Odot Roy, de voir « les sepultures [les] plus belles qu'ils pourront entendre, et de [*l.* ce] qu'ilz trouveront exquis appourter en poutraict legier[1] ». Et, dès le 23 janvier, elle passait un marché pour la construction du tombeau de son fils avec « Gonra Mait, flamand » c'est-à-dire Conrad Meyt, l'ancien sculpteur de Marguerite d'Autriche, l'auteur du mausolée de Philibert le Beau à Brou, et « Jehan Baptiste dit Mariau, florentin, tailleurs et ymageurs[2] ». Le nom seul de Conrad Meyt suffirait, — si nous n'avions le texte même de l'acte, — pour prouver que Giambattista Mario ou Mariotto[3] ne fut guère chargé que du gros œuvre[4]. Ici encore, on trouvera Orlando Dei bien habile : dans sa lettre, il ne dit mot de Meyt, afin de donner plus d'importance à son protégé, et peut-être aussi pour ne pas mettre en éveil l'amour-propre de Michel-Ange, qui n'était pas sans rien savoir des œuvres et de la renommée de son émule flamand.

1. Ulysse Robert, *Lettres et documents*, p. 583, n° 386.

2. *Ibid.*, p. 388 et suiv., n° 388. — Il semble qu'il y ait eu deux projets; cf. Ul. Robert, *Philibert de Chalon*, p. 460, n. 2.

3. Dans le marché du 23 janvier 1531, il est appelé « Mariau », et l'on pourrait croire qu'il s'appelait « Mario ». — Au contraire, dans les deux quittances publiées dans les *Lettres et documents* (p. 592 et 593, n°s 391 et 392), il est nommé « Mariot », ce qui paraît entraîner la forme diminutive « Mariotto ».

4. Un article de compte de 1532, publié par Pinchart (vol. cité, p. 248), semble bien prouver que Giambattista n'était que l'un des modestes aides de Conrad Meyt : « A Lons-le-Saulnier, par ordonnance du comte de Lalaing, à maistre Conrrart et *ses serviteurs*, tailleurs d'ymaiges, qui monstrèrent audict seigneur et sa compagnie plusieurs belles pièces d'ymaigeries en pierre, faictes pour la sepulture de feu le prince d'Orenges, à cuy Dieu face paix : XXVII solz. »

Il est certain que Michel-Ange vit le sculpteur que lui envoyait Dei, et qu'il reçut de ses mains la lettre du banquier de Lyon, puisque cette lettre se trouve encore aujourd'hui à Florence dans l'Archivio Buonarroti. Mais donna-t-il à l'artiste les conseils qu'il attendait de lui? Ces conseils allèrent-ils jusqu'à une véritable collaboration? Autant de questions qui ne recevront probablement jamais de réponse. Le tombeau, dont les travaux duraient encore en 1534, ne fut jamais achevé, et ce qui en restait, après une dégradation lente ou violente dont on ne sait rien, a été détruit en plein XIXe siècle[1].

IV. Le sculpteur Pietro Torrigiano et Marguerite d'Autriche.

De cette lettre de 1531 nous remontons maintenant à un document dont le bénéficiaire est le triste héros d'une disgrâce subie par le grand artiste au temps de sa jeunesse et de ses premières études florentines.

Le 21 novembre 1913, M. Claude Cochin communiquait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres[2], en son propre nom et au nom de M. Bruchet, archiviste du Nord, d'importants documents conservés à Lille et qui depuis ont été publiés avec un très grand soin[3].

A la page 29 de l'opuscule de MM. Cochin et Bruchet se trouve une lettre de Marguerite d'Autriche, datée de Bruges et du 26 avril 1510, ordonnant à ses trésoriers de payer trente philippus d'or « à maistre Pierre Tourrisan, tailleur et composeur de figures et ymaiges,... en consideration, recompense et pour son sallaire d'estre venu de la ville d'Anvers en la ville de Bruxelles, par nostre ordonnance, pour recoller et rejoindre le col de la figure de Madame Marie d'Angleterre nostre niepce, qui avoit lors esté rompu, et depuis, par nostredicte ordonnance, estre venus des ladicte ville d'Anvers en ceste ville de Bruges pour communiquer avec nous d'aucunes choses, mesmes de certaines sepul-

1. Ulysse Robert, *Philibert de Chalon*, p. 438 et suiv.

2. *Comptes-rendus*, 1913, p. 639, 653-656.

3. Claude Cochin et Max Bruchet, *Une lettre inédite de Michel Colombe, suivie de nouveaux documents sur Jean Perréal et Jean Lemaire de Belges* (Paris, 1914, in-8°).

tures que nous avons intencion de faire dresser pour nous et feu nostre treschier mary le duc de Savoye[1], que Dieu absoille, et aussi pour nous avoir monstré et obstancion de la grandeur et figurre de Hercules... »

Les sépultures, ce sont les tombeaux de Brou. Mais qu'est ce buste de Marie d'Angleterre? Et, surtout, qui est ce « Pierre Tourrisan » qui répare le buste de la fille du roi Henry VII et qui montre à la gouvernante des Pays-Bas « la grandeur et figurre de Hercules[2] »?

Dans leur consciencieux travail, les éditeurs paraissent avoir été embarrassés par ce « tailleur et composeur de figures et ymaiges ». « Il s'agit, — disent-ils, — d'un certain Pierre Tourrisan. Notons, sans insister, qu'un nommé Pierre Terrasson fut choisi peu d'années après pour sculpter les stalles de Brou. » Cette indication est intéressante; mais, visiblement, elle n'a pas satisfait MM. Cochin et Bruchet, — et à juste titre[3].

Je crois pouvoir, d'une conscience tranquille, affirmer qu'il s'agit ici d'un artiste bien plus connu que Terrasson, le florentin Pietro Torrigiano, celui-là même qui, probablement vers 1491, selon la tradition, donna pour jamais, d'un vigoureux coup de poing, au visage de Michel-Ange un caractère tourmenté et quelque peu douloureux.

La seule objection que l'on pourrait faire à cette identification serait l'incertitude où nous sommes encore des détails de la biographie complexe de Torrigiano[4]. Né à Florence le 24 novembre

1. Philibert le Beau.

2. Il s'agit sans doute ici de quelque projet pour une statue de géant analogue aux *Hercules* de Michel-Ange, de Baccio Bandinelli et d'autres sculpteurs, qui eurent tant de succès en Italie et en France à la fin du xve et pendant toute la première moitié du xvie siècle. Le 15 mars 1529 [1530], François Ier ordonnait de payer « à Juste de Just, tailleur en marbres, demeurant à Tours, la somme de 102 l. 10 s. t., pour commencer à besongner à deux statues en marbre, l'une de *Herculles* et l'autre de *Leda*, lesquelles ledict sieur luy a ordonné faire pour son service ». (A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 755.)

3. *Ouvr. cité*, p. 12, n. 3.

4. La meilleure biographie de Torrigiano est due à M. Carl Justi (*Jahrbuch der k. preuszischen Kunstsammlungen*, t. XXVII, 1906, p. 249-281). — On doit, ce semble, continuer à l'appeler *Torrigiano*, qui est un prénom, et non *Torrigiani*, qui serait un patrononymique. Cependant, dans le contrat de 1511 dont il va être question, il signe : « Per me Piero *Torrigiani*, schultore fiorentino »; voy. le travail de M. R. F. Scott (cité un peu plus loin), p. 368, avec un fac similé.

1472, d'abord protégé de Laurent de Médicis, Piero di Torrigiano d'Antonio s'enfuit de sa ville natale, sans doute en 1491, pour échapper, selon Vasari, au châtiment que lui aurait certainement valu la blessure infligée à Michel-Ange. De 1493 à 1494-1495, il est à Rome où il travaille, sous la direction de Pinturicchio, aux stucs des plafonds de l'Appartement Borgia. Ensuite, chargé de compléter l'autel de marbre qui avait été commencé par le cardinal Francesco Piccolomini à la cathédrale de Sienne et auquel plus tard collabora Michel-Ange [1], il ébrancha une médiocre statue de saint François, la seule œuvre qu'il ait laissée en Italie. Puis, — on ne sait comment ni pourquoi, — de sculpteur il devient soldat, prend part aux guerres de Pise avec l'infortuné condottiere Paolo Vitelli [2], et de Romagne avec César Borgia [3]. Bientôt on le retrouve combattant au Garigliano, en qualité d'enseigne, avec Pierre de Médicis qui y trouva dans la mort la fin d'un long exil [4], puis à Gaète, où Gonsalve de Cordoue défit les troupes françaises [5]. Enfin, en 1504, il revient à

1. Dans la ratification, par Jacopo et Andrea Piccolomini (15 septembre 1504), du contrat passé le 22 mai 1501 par le cardinal Francesco Piccolomini (Pie III) avec Michel-Ange pour les quinze statues de sa chapelle du Dôme de Sienne, on lit : « Item, comme il y a un *saint François* de marbre fait de la main de *Pietro Turrisiani*, on demande, au nom du cardinal, que ledit Michel-Ange, pour son honneur, courtoisie et humanité, finisse de sa main cette statue — dont les draperies et la tête sont inachevées — à Sienne même, où sa Seigneurie Révérendissime la fera transporter, afin qu'elle puisse figurer parmi ses statues, et qu'il ne paraisse pas d'un maître et d'une main différents, parce que cela serait nuisible audit Michel-Ange, tous ceux qui verraient ce saint François disant que c'est une œuvre de lui ». (Milanesi, *Le lettere*, p. 617.) Il y a là toute une scène tragi-comique, si l'on se souvient des relations antérieures entre Michel-Ange et Torrigiano. — On remarquera la forme *Turrisiani*, et non *Torrisiano* (cf. ci-dessus, p. 188, n. 4), qu'il faut aussi rapprocher de la forme française *Tourrisan* et de la forme anglaise *Thoryson*.

2. Décapité à la suite de ses insuccès par les Florentins, le 1er octobre 1499. Alessandro Vitelli, gouverneur de la citadelle de Florence pour Charles-Quint après le siège de Florence, vengea assez honteusement le supplice infligé à son père en torturant les prisonniers de Montemurlo et en particulier Filippo Strozzi.

3. Cf. Edoardo Alvisi, *Cesare Borgia duca di Romagna* (Imola, 1878, petit in-8°), p. 126. — Sur les relations de César Borgia avec Pinturicchio, cf. *ibid.*, p. 14 et 127.

4. 28 décembre 1503.

5. La capitulation de Gaète eut lieu le 1er janvier 1504. — D'après M. Justi, c'est à la suite de la campagne napolitaine de Gonsalve de Cordoue qu'apparut en Espagne ce goût de l'art italien, dont Torrigiano allait bientôt tirer un si bon parti.

la sculpture et se met à fabriquer de petits ouvrages de marbre et de bronze qui ont un grand succès parmi les marchands florentins. Quelques-uns de ceux-ci l'emmènent en Angleterre où il exécute ses œuvres les plus importantes, quitte subitement ce pays en 1519[1], se rend à Florence où il recrute des aides[2] et essaie d'embaucher Cellini[3], rentre à Londres à la fin de 1519 ou au commencement de 1520 et se remet au grand autel de la chapelle de Henry VII. Puis, de nouveau, à une date encore inconnue, sans saluer ses hôtes et sans qu'on sache la raison de son départ, il s'enfuit de Londres et fait voile pour l'Espagne où il s'établit, où son talent est également très apprécié et où il meurt vers 1528 après avoir été, dit-on, poursuivi par le tribunal de l'Inquisition.

Dans cette vie agitée et plutôt malheureuse, les seules dates qui nous importent ici sont celles du séjour de Torrigiano en Angleterre.

Le contrat pour le tombeau de Henry VII, l'un des chefs-d'œuvre de Torrigiano, porte la date du 26 octobre 1512. Il est bien probable que le sculpteur n'obtint pas du jour au lendemain une telle commande. Aussi l'un de ses biographes, M. Alfred Higgins, propose-t-il de faire remonter son arrivée en Angleterre jusqu'en 1509[4], et M. Carl Justi paraît bien admettre cette

1. Selon M. Justi, à la fin de 1518 (*op. cit.*, p. 267). Cependant sa disparition d'Angleterre n'est signalée que le 18 juin 1519 par le consul de la nation florentine à Londres Riccardo de' Ricasoli (*ibid.*, p. 267-268). On pourrait donc croire, comme l'a fait M. Higgins, qu'il était parti peu avant la date de la lettre consulaire (p. 142-143 du travail cité ci-dessous).

2. Justi, *op. cit.*, p. 267. Parmi ces aides se trouvait Antonio dit Toto del Nunziata, qui bâtit pour Henry VIII le fameux château de Nonsuch. Voy. Digby Wyatt, *On the foreign artists employed in England during the sixteenth century, and their influence on British art* (London, 1868, in-4°; excerpt from the *Transactions of the Royal Institute of British architects*), p. 225 suiv. et pl. — Vers la fin de 1521, Pietro Urbano, le prédécesseur d'Urbino près de Michel-Ange, avait aussi l'intention d'aller exercer ses talents en Espagne (Frey, *Sammlung*, p. 183).

3. C'est à cette occasion que le terrible orfèvre trace de Torrigiano ce portrait de matamore : « C'était un homme de très belle conformation, très audacieux; il avait plus l'air d'un grand soldat que d'un sculpteur, surtout par ses gestes étonnants, sa voix sonore et un froncement de sourcils capable d'épouvanter n'importe quel homme; et il ne faisait que raconter ses braveries avec ces animaux d'Anglais. » *Vita*, éd. cit., p. 25.

4. *On the work of Florentine sculptors in England in the early part of the sixteenth century; with special reference to the tombs of Cardinal Wol-*

opinion[1]. Cette date est sans doute hypothétique, mais voici qu'elle devient de plus en plus vraisemblable, et si quelques nouveaux documents venaient à la confirmer, on ne devrait pas à en être surpris. Je crois d'ailleurs que les documents désirés sont dès maintenant découverts : c'est le mandement de Marguerite d'Autriche, du 26 avril 1510, auquel est venu s'ajouter, il y a deux ans à peine, le contrat pour le tombeau de la mère de Henry VII, Marguerite Beaufort, du 23 novembre 1511[2].

D'après le mandement, « Pierre Tourrisan » a été chargé de « recoller et rejoindre le col de Madame Marie d'Angleterre... qui avoit lors esté rompu ». Si l'on a demandé à « Tourrisan » de réparer ce buste, il est permis de supposer qu'il était l'auteur de l'effigie de la sœur de Henry VIII, alors fiancée à Charles d'Espagne et qui devait, en 1514, épouser Louis XII. Il avait donc déjà eu le temps et l'occasion de faire son chemin à la cour d'Angleterre, d'où le buste aurait été envoyé en Flandre à la fin de 1509 ou au commencement de 1510. Peut-être, bien que le mandement n'en dise rien, l'artiste l'avait-il apporté lui-même, et son œuvre s'était-elle brisée au terme du voyage[3]. C'était sans doute un buste en terre cuite, cette matière où il s'était fait, à partir de 1504, une réputation incontestée : « modeleur de terre », dit de lui le peintre portugais Francisco d'Olanda, en parlant du portrait en terre cuite, modelé par Torrigiano, de l'impératrice Isabelle de Portugal[4]. L'inventaire de Marguerite d'Autriche,

sey and King Henry VIII, dans *The Archaeological Journal*, vol. LI (London, 1894, in-4°), p. 131.

1. *Op. cit.*, p. 253.

2. Robert Forsyth Scott, *On the contracts for the tomb of Lady Margaret Beaufort, countess of Richmond and Derby, mother of King Henry VII, and foundress of the Colleges of Christ and St. John in Cambridge; with some illustrative documents*, dans l'*Archaeologia*, vol. LXVI (London, 1915, in-4°), p. 365 et suiv. — Notons ici que Torrigiano eut dans ce travail un illustre collaborateur, auquel un payement fut fait le 27 décembre 1511 « for my ladies tombe » : « Item payé... à M[aître] *Érasme* pour l'épitaphe de la tombe de Madame, sur le commandement de Mgr : 20 s. 0 d. » (*Ibid.*, p. 370).

3. C'est probablement alors qu'il vit à Bruges le tombeau de Marie de Bourgogne exécuté par Pierre de Beckere, de Bruxelles, de 1495 ou 1496 à 1502, dans l'église Notre-Dame (cf. W. H. James Weale, *Bruges et ses environs*, 3e éd., Bruges, 1875, petit in-8°, p. 133-134; 4e éd., Bruges, 1884, p. 119-122). M. Higgins, supposant justement qu'il s'est inspiré de cette œuvre pour le tombeau de Marguerite Beaufort, pense que Torrigiano l'avait vue lors de son premier voyage en Angleterre par les Flandres (*op. cit.*, p. 131).

4. A. Raczinsky, *Les arts en Portugal* (Paris, 1846, in-8°), p. 56; Joachim

dressé en 1523, justifie à point nommé cette hypothèse ; car on y trouve sans peine, parmi « diverses pièces estans en la librairie », celle-ci : « Item, la representacion de la sœur du roi d'Angleterre, fete de terre cuyte[1]. »

Le contrat pour le tombeau de Marguerite Beaufort est postérieur de dix-neuf mois au mandement, et antérieur de treize mois au marché dressé pour la tombe de Henry VII. Il nous rapprocherait donc, à lui seul, de la date de 1509 d'une manière notable. Et si l'on réfléchit qu'il s'agit là d'une œuvre considérable, on admettra, étant donnée la date nouvelle, plus facilement encore que pour la tombe du roi, que si Torrigiano a obtenu, en novembre 1511, l'exécution d'un pareil ouvrage, c'est qu'il avait déjà eu le temps nécessaire pour établir sa réputation en Angleterre par un certain nombre d'ouvrages moins importants, mais qui avaient pu faire hautement estimer son talent. « Petir Thoryson graver[2] », comme il est nommé dans l'acte, n'était certes plus un inconnu lorsqu'on lui confia le monument de la mère de Henry VII. Le crédit de ses cautions, Leonardo Frescobaldi et Giovanni Cavalcanti (ses compatriotes), si grand qu'il pût être à Londres, n'aurait pas suffi à imposer au choix de la cour un artiste débarqué de la veille sur le sol britannique.

Dès lors on voit tout ce qu'apporte de nouveau à la période anglaise de la biographie de Torrigiano le document publié par MM. Claude Cochin et Bruchet. En avril 1510, Torrigiano aurait peut-être déjà exécuté un portrait de Marie d'Angleterre ; — à cette même époque, il était venu d'Angleterre en Flandre, séjournant à Anvers, à Bruxelles et à Bruges. Et comment, et pourquoi était-il venu en Flandre? Parce que Marguerite d'Autriche voulait lui confier l'exécution des tombeaux de Brou ou, tout au moins, le consulter sur le monument qu'elle avait décidé d'ériger

de Vasconcellos, *Francisco de Hollanda. Vier Gespräche über die Malerei* (Wien, 1899, in-8°), p. XXIII, n. 2; cf. p. LXVIII.

1. H. Michelant, *Inventaire des vaisselles, joyaux, tapisseries, peintures, livres et manuscrits de Marguerite d'Autriche, régente et gouvernante des Pays-Bas, 1523* (Bruxelles, 1870, in-8°; extr. du t. XII, n° 1, 3ᵉ série, des *Bulletins de la Commission d'histoire royale de Belgique*), p. 58 et n. **.

2. Ce mot de « graver », qui doit signifier ici « tombier », semblerait indiquer que Torrigiano avait ainsi déterminé lui-même sa profession. Peut-être avait-il travaillé antérieurement à quelque monument de ce genre, ou s'en était-il gratuitement vanté. Peut-être aussi cette désignation est-elle venue tout naturellement, étant donné l'objet du contrat, sous la plume du rédacteur.

à son mari défunt et à elle-même. On a là une preuve certaine que « Tourrisan » était, dans l'opinion de Marguerite, un artiste de grande valeur, et il n'est pas moins sûr que cette opinion était due peut-être moins au talent du sculpteur qu'aux recommandations dont il avait été muni par la cour d'Angleterre.

Le doute n'est pas permis. Quel pourrait être, en 1510, le sculpteur du nom de « Pierre Tourrisan », qui aurait été en relations avec la famille royale d'Angleterre, avec Marguerite d'Autriche, et que celle-ci aurait désiré consulter sur les tombeaux de Brou, — sinon le « Petir Thoryson » du contrat de 1511, le sculpteur florentin Piero Torrigiano? — Il dut se croire, à ce moment, délivré du mauvais sort qui paraissait peser sur lui depuis le jour où il avait brutalisé Michel-Ange. Il se trompait, car il semble bien qu'il fut, jusqu'à son dernier jour, victime d'une impitoyable fatalité. Michel-Ange ne fut que trop bien vengé.

APPENDICES.

I. *Lettre d'Antonio Mini à Michel-Ange.*

(Lyon, 27 février 1531 [1532] [1].)

Michelangniolo mio, Io vi mandai una letera per le mane de lo Spina, che vi dicieva che io darei deta pitura a lui e faregli per vostro amore quello piaciere che voi m'avisansti per la vostra, la quale sapiate che one a un angio [2] e tenpo da pensarvi su. Io volglio pingniare io quensta lepre; sapiate che ci è moltisimi chani che la vorebano pingliare loro e vorebano farssi belgli in chanpo loro e mostrare a Re l'afezione grade [3] che gli ano portanto a Re delle fatiche d'altri. Ma sapiate che l'arano erata, perche insto forte chome uno buono muro e onci [4] talle apongio [5] che la chaverei dele stelle. Bansta che

1. Je crois devoir noter ici, en italien moderne, les mots les plus difficiles de cette lettre de demi-illettré.
2. agio.
3. grande.
4. honeci *ou* hoci (ci ho).
5. appoggio.

dicha una minima parola. Io one dato chomesio[1] a Girolamo Chondi che si facia dare quello chartone, che voi faciesti azanza della[2] arcivenschovo, che holorincie[3] Jachopo da Puntorno, se a voi piacerà. Sichè, Michelangniolo mio charo, siate chontento, se vi piace, che se nesuno mi volessi inpedire la via, che voi m'aiutate chome voi avente senpre mai fanto sanza nesuno vostro disagio; e sapiate che [se] voi mi dite che volli bansso se no volglio fiachare e holo[4], io vi rispondo che volglio fare chome mi dite. Sapiate che volglio a[n]dare a trovare e Re cho fondamento, e di già abbiamo danto chonto di noi de lavori che abbiamo fanti e faciamo, e sì che n'arete più e raqualgli, e io mi stundio insur uno quandro grande che ò molto inazi[5], e penso di stare qui tanto che fra io ed altri abiamo fanti parecli lavori che binsongnia che se io volglio farla bene, che io persenti anche quelgli altri[6] (?) che chovernano tunto e renglio[7]; e sapiate che davantantio[8] ci quadangniamo franchamente le spense d'ongni chonssa e sanza avere a diminuire e chapitale. Sichè voi no pe[n]sasi che io faciesi chome fane e Balena che si mangia e grano in erba. Noi abbiamo in poncho più d'u[n] mense dato talle chonto di noi che a ongi ora me senchi l'orencli[9] : cli vole una Leda e cli volle uno (*sic*) altra tavolla a nostro modo pure che l'abino, e de pachare che noi diegiamo, che no qarderano allo inspedere[10]. Pensate che mi sono fanto uno saio di veluto che chosì m'è stato fanto fare, e al mio chonpangnio, perche à ritrato Francesco, l'a fanto tunto rivestire di novo, e noitole[11] che abi a sapere quello che consta se quello traditorello de veturale no mi avessi fanto instarmi tanto quanto e' m'à pengiorato. Ma sapiate che ne porta la pena, che no vorei songniare di monstragli[12] uno danaio per uno fensso d' uncio[13]; si ramenterà d'avermi giutanto[14] per tanti

1. commissione.
2. ad istanza dello.
3. colorisce.
4. il collo.
5. innanzi.
6. *Un ou deux mots à peu près impossibles à déchiffrer.*
7. tutto il regno.
8. davvantaggio.
9. secchi l'orecchi[a].
10. spendere.
11. e Le noto (?).
12. mostrargli.
13. fesso d'uscio.
14. *Peut-être* gintanto = gittato (*ou* giucanto = giocato ?).

verssi. Io vi dicho che gli omini si fano fuora di chanssa[1] loro. Se a voi paresi di volere mandare quansu e vostro niponte, avisatemi; io farò tanto quanto crederò chontetarvi[2]. Ci è qua su tanti giovani fiorentini che ano dengnità che mi pare esere a Firenze, tanti giovani ci è. Quando e' vi paressi, verei per deto vostro niponte; e no pensate punto che mi manchi danari, che io lo dicha per volere o avenssi pello nesuno che vi pensansi niete[3]. Vorei sollo choletarvi perche one onbricho[4] e no picholo, che di quelle chonse che io ponsso indovinare di levarvi brincha[5], sono tenuto a farllo. Ma presto vedrete se farò di fanti e no di parole, perchè se tenerei indrieto chon esso voi a fare parolle[6]. Io pensso, chome one fermo el piede dove io one a stare, di fare una ginta io inseno (?) chonstà; si chè, ora che so el viagio chome egli è, no ne fo difinchultà nesuna de venire chostà. No mi dorà lo' nspendere[7] nè avere disagio alchuno; sollo mi dorà avere a perdere perrenso[8] a uno mese e mezo di tenpo, se già io no mi metesi a venire in ponste. Quasù s'è dento che el papa à madato[9] per voi per anchonciare la vonstra fancienda. A Dio piacia, chè no protrei[10] avere al mondo simile chontento nè alegrezia che voi avenssi di tanto tenpo, chè so che voi avente tribolato, che questo rensto vi riposasi uno poncho chol animo quiento. Io mi vi rachoma[n]derò quanto se eponsse[11]; e richordatevi che se posibile funsi che voi avente più che uno fingliolo, ella insperienza[12] se ne vedrà per tenpo ch'è a venire. Vostro afezonato Antonio Mini, in Lione, ch'è al mondo per voi sano e lieto, adì 27 di fenbraio 1531.

Ins[ign]i viro domino Michelangniolo Buonaroti in Firenze overo dove si trova a cierto. (Cachet.)

Aux lettres de Mini relatives à la *Léda* signalées plus haut, il faut joindre les deux suivantes qui sont aujourd'hui à Londres

1. casa.
2. contentarvi.
3. pensassi niente.
4. obbligo.
5. briga.
6. *Cette phrase semble être restée en l'air.*
7. lo spendere.
8. presso = pressochè; *ou* per esso, *pour ce voyage.*
9. mandato.
10. potrei.
11. si possa.
12. sperienzia (*toscan* isperienzia).

(depuis 1865) et dont ni M. Thode ni M. Frey n'ont fait état, bien qu'elles aient été publiées à Milan, il y a cinquante-deux ans, d'une manière assez fautive, il est vrai, et dans un fascicule devenu extrêmement rare[1].

II. *Lettre d'Antonio Mini à Antonio* [*Gondi*[2]].

([Barberino di Mugello?], 26 novembre 1531.)

Messere Antonio charisimo, io vi pregho quanto so e ponso, che per(e) l'amicizia di voi e del vostro fratello ch'avente cho Michelangniolo, che voi vi dengniate di pingniare questa bricha, la quale sarà questa. Michelangniolo fecie uno chartone a l'a[r]civenschovo di Chapua, e l'a[r]civenschovo volle che Jachopo da Puntorno lo cholorinsi. Ina[n]zi che deto Jachopo avesi talle chartone, l'ebe chon questa chondizione che quando l'aveva cholorinto, che egli aveva a esere mio; che Michelangniolo ne fecie uno presente a me per sua grazia, e chosì lo dise Michelangniolo a detto Jachopo e messer Giovani Batinsta Fingiovani che lo voleva lui per Antonio; deto messere Giovani Batinsta l'arebe voluto lui tro presso elato (*sic*). Quando io mi partì da Firenze, rimasi chon Jachopo da Puntorno che io ma[n]derei per enso quando io credesi che deto Jachopo l'avese cholorinto, e disegli che gli ma[n]derei una letera a cli mi pareva che fuse a proposito che lo dese. Hora io are' charo che voi, Messer Antonio, mandasi 2 versi a vostro Girolamo evero (*sic*) a Berna[r]do, cli vi

1. Ce fascicule est cependant cité à de très nombreuses reprises par M. Frey et surtout par M. Thode.

2. Musée Britannique, ms. Egerton 1977, fol. 14 (autogr.). — Publiée par G. Daelli : *Carte Michelangiolesche. Autografia Daelli*, n° 1. [Milano], 1865, [in-folio], n° 19. Ce fascicule, resté unique, probablement par suite de l'acquisition des originaux par le Musée Britannique, est précédé d'une « AVVERTENZA. Gli originali di questo fascicoletto esistono presso il Nob. Dr Achille Migliavacca a Milano. — La proprietà letteraria è riservata all' Editore per chi di diritto. La riproduzione n'è interdetta. — Ogni copia di questa Autografia è firmata dall' Editore. » Je n'en ai trouvé aucun exemplaire à Paris, et l'on m'a affirmé qu'il n'en existait aucun dans les bibliothèques de Florence et de Milan. Grâce à mon savant collègue londonien M. D. T. B. Wood, j'ai pu consulter, par l'intermédiaire de la photographie, l'exemplaire de Londres (10,902 h.). Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit ici d'un facsimilé : c'est une copie calligraphiée, assez fautive, qui a été reproduite par un procédé autographique.

paresi più a proposito overo ch' avesi più chomodittà. Sarebe a fare di deto chartone uno rotolo instretto e meterlo in una chanssa dindrapi, e fare che detto chartone no fuse vinsto da tropi, la[ma?] fusi tenuto secretto quanto a delmostralo (*sic*) perchè sone che Michelangniolo n'arebe dinspiaciere perchè non è fornito a suo modo : l'ebe a fare in furia per chonte[n]tare l'arcivenschovo. E di più vorei che voi, messere Antonio, vi dengniasi di venire a vostra chomodità e vedesi quello che faciamo, e che voi ne inscrivesi 2 verssi a Firenze aciochè e tornasi a i orecli di Michelangniolo, perchè so che vi presterebe gra[n]disima fede. E di quella bricha e noia del faziodio (*sic*) grande che io vi do, io no vi sarò ingranto. Provate di quello che io posso, e vedrete se farò fanti e no parole. A voi mi rachomando. A dì 26 di novenbre 1531.

Vostro Antonio di Berna[r]do Mini
in chansa.

(*Au verso :*) Questo è uno ricordo che mi à dato quy Antonio Mini, garzone di Mychele Agniolo squltore. — Fate quello che dicie, se si pùo. Io ve ne pregho.

Voici la traduction de cette lettre :

Très cher messire Antonio[1], je vous prie, autant que je sais et puis, au nom de l'amitié que vous et votre frère avez pour Michel-Ange, de daigner prendre la peine que je vais dire. Michel-Ange a fait un carton pour l'archevêque de Capoue, et l'archevêque a voulu que Jacopo da Pontormo le mît en couleur. Avant que ledit Jacopo ne fût en possession dudit carton, il l'eut à cette condition que, dès qu'il l'aurait colorié, ce carton devait être mien; Michel-Ange m'en fit un don gracieux, et il le dit audit Jacopo et à Giovanni Battista Figiovanni[2] qui, lui, le voulait pour Antonio; ledit Messire Giovanni[3] l'eût voulu.....[4]. A mon départ de Florence, je convins avec

1. Peut-être Antonio Gondi, qui aurait fait alors un voyage de Lyon à Florence. L'expression qu'emploie plus bas Mini : « votre Girolamo », rend vraisemblable cette hypothèse. — Antonio, sieur du Perron, quatorzième fils d'Antonio et de Maddalena Corbinelli, était receveur ordinaire de Lyon dès avant 1537 (*Catal. des actes de François Ier*, t. III, p. 316, n° 8974), peut-être même avant 1525 (*ibid.*, t. VII, p. 464, n° 25744). Voy. aussi Bibliothèque nationale, Dossiers bleus, vol. 319, dossier Gondi, fol. 49 v°-50.

2. Prieur et provéditeur de l'œuvre (c'est-à-dire président du Conseil de fabrique) de l'église San Lorenzo de Florence.

3. Très probablement Giovanni Spina, dont nous avons parlé ci-dessus.

4. Ici trois ou quatre mots, très lisibles, que je ne comprends pas.

Jacopo da Pontormo que j'enverrais prendre ce dessin quand je penserais qu'il l'aurait colorié[1], et je lui dis que je lui enverrais une lettre [pour lui indiquer] à qui il me semblait bon qu'il fût à propos qu'il le donnât. Maintenant je désirerais que vous ou messire Antonio envoyiez deux lignes à votre Girolamo[2] ou bien à Bernardo[3], selon qu'il vous paraîtrait plus à propos ou plus facile. Il faudrait faire de ce carton un rouleau bien serré, le mettre dans une caisse d'étoffes, et faire en sorte que ledit carton ne fût pas vu là-bas par trop de personnes, [mais] que l'on fût extrêmement discret à le laisser voir; car je sais que Michel-Ange en aurait du déplaisir, parce qu'il n'est pas exécuté à son goût. Il a dû le faire en toute hâte pour donner satisfaction à l'archevêque. De plus, je voudrais que vous ou messire Antonio daignassiez venir ici, lorsque vous en aurez le loisir, voir ce que nous faisons et que vous en écrivissiez deux lignes à Florence afin que cela parvint aux oreilles de Michel-Ange; car je sais qu'il vous prêterait foi très grandement. Quant à la peine et de l'ennui que je vous donne avec cette grande importunité[4], je ne vous en serai pas ingrat. Essayez de quelque chose qui soit en mon pouvoir, et vous verrez si je vous ferai des faits et non des mots[5]. Je me recommande à vous. Le 26 novembre 1531.

Votre Antonio di Bernardo Mini, en ma maison [ou : de La Casa?][6].

1. C'est-à-dire : « en aurait fait un tableau ».

2. Girolamo Gondi (cf. ci-dessus).

3. Très probablement Bernardo Gondi, né en 1482, mort en 1539. Mais il faudrait être sûr qu'il fût venu à Lyon à cette date. Un des fils qu'il eut de sa seconde femme (Costanza Benci), Alfonso, né en 1522, occupa une haute charge dans la maison de Catherine de Médicis et mourut à Avignon en 1574 (Bibliothèque nationale, Dossiers bleus, vol. et dossier cités, fol. 43 v°).

4. On a vu plus haut que Mini s'est donné, lui aussi, bien de la peine pour écorcher le mot « fastidio ».

5. C'est-à-dire : « Si je vous paierai de mots ou si je vous prouverai ma reconnaissance par des actes. »

6. Les deux mots « in chanssa », c'est-à-dire « in casa », sont assez embarrassants. Doit-on penser que le père de Mini possédait une petite maison à Barberino di Mugello, où notre voyageur devait être, d'après une conjecture fort vraisemblable de M. Frey, le 29 novembre 1531 (Frey, *Sammlung*, p. 313-314)? Ou bien doit-on croire que Mini avait fait un crochet et qu'il était alors au village de La Casa, lieu d'origine de la famille florentine des Della Casa, au Nord-Est de Borgo San Lorenzo? En tous cas, la lettre n'a pas été écrite à Florence, puisque Mini y dit lui-même qu'il a quitté cette ville. — La femme de Buonarroto Buonarroti, frère de Michel-Ange, se nommait Bartolommea di Ghezzo della Casa; peut-être avait-elle une maison dans le village de ce nom?

(*Au dos* :) Voici une note que m'a remise ici Antonio Mini, garçon de Michel-Ange, sculpteur. — Faites ce qu'il dit, si c'est possible. Je vous en prie[1].

III. *Lettre d'Antonio Mini à Michel-Ange.*

(Lyon, 2 janvier 1531 [1532].)

Adì 2 di gienaio 1531.

Michelangniolo charisimo, per darvi aviso chome sonno sano per la grazia de Dio, e così inspero di voi, a Dio piacia. Giunsi qui in Lione a 20 giorni di dicienbre 1531, e quale mi fu fanto tanta festa e tanto onore da Franciescho fratello di Papi Tedaldi, che se fusi instanto più che suo fratelo, no si p(r)otrebe fare più. Ami mesi sua panni e sua chalze di setta, i[n] modo che io gli sono insciavo in eterno. Io no p(r)otrei dire tanto della benignità sua che no sia più. Somi trovanto di molte volte a ragionare di voi e dire che vi trantorno in modo che vi tosano ciò che voi avevi di danari e di grano e di vino e d'olio. O detto a la miseria che vi ridusano e poi ne l'u[l]timo v' amonirno per tre anni per ristoro. Dicie[n]do io tale parole in chamera di Zanobi Bartolini, che v' era di moltti merchantantti, e quale v' era uno fratello di Giovani Inspina che io mostrai, quando io ero chostà, la sagrestia, che io vi chonociesi, rinspose Zanobi Bartolini a tale parole : « Cli serve a uno popolo no serve a nesuno » ; e si mi fecie per amore di Franciescho di molte proferte, e chossì m'è stanto fanto da molti Fiorrentini che sono qua e posano. Somi trovanto chon Tomaso Sartini, e quale chonperrò quello San Bastiano che fecie e frate di San Marcho, e diciemi che Re gnie dete inschundi trenciento 300 d'oro, e che no fu mai singniore nesuno che se ne diletasi tanto quanto fa questo Re, e tunta la sua chorte fa chosì, in modo che none atendano ad altro che ancho[n]perare pinture e inschunture. E vostro tondo che voi faciesti per Angniolo Doni, l'anchonperò Anttonio Gondi più di schundi dungientto 200 e pensa di chanvarne asai tesoro, in modo credo a ogni modo farmi qualche pro di chapitale. Questta artte è venutta qua in sì gran riputazione[2], che Rosso dinpintore è, sinchondo che io one inteso da di moltti che anno visto cho lorro oncli, che Rosso chavancha chon tanti servidori e cho chovertine di setta a usso dinsingniore grande, e Gio-

1. C'est ici une note du correspondant auquel est adressée la lettre de Mini.
2. Mini avait d'abord écrit « riputasione ».

vanfra[n]ciescho l'a choltta anche lui. Se Dio vorà, lo vedrò cho gli ocli prestto di tantti miracholi che ongniuno inn unive[r]sale si dicie qua, e masimo che Re se n'entende asai, sinchondo che si dicie. Io no dirò altro, se none, se voi potente, che voi m'inscriviatte dua verssi, che n'arò tanto piaciere che io no credo che quasù mi potesi nesuno fare tale piaciere e, sia che chossa si sia, che mi fussi tanta dinpiaciere. One avuto dinspiaciere asai, avendo io infinitte voltte inscrintto, di non avere mai avutto, se none da Papi, chome le chase sono a buono portto. Io mi rachomando infinitisime voltte a voi. Abiamo avutte qua tanta neve ch' è grandisimo tenpo che no ci fu mai tanta neve.

Vostro Anttonio di Berna[r]do
Mini, in Lione.

(*Au verso :*) Isp^{lli}[1] viro Domino[2] Michelangniolo di Lodovicho Buonarotti (*sic*) in Firenze[3].

Traduction :

Très cher Michel-Ange, [cette lettre] est pour vous informer que je suis, grâce à Dieu, en bonne santé. J'espère qu'il en est de même de vous, plaise à Dieu! Je suis arrivé le 20 décembre 1531[4] ici à Lyon, où une telle fête et tant d'honneurs me furent faits par Francesco, frère de Papi Tedaldi, qu'eussé-je été plus que son frère, on ne pourrait faire plus. Il m'a mis ses habits et ses chausses de soie, de sorte que je suis son esclave pour l'éternité. Je ne pourrai jamais célébrer assez sa bienveillance. Je ne me suis trouvé souvent à parler de vous et à dire qu'ils[5] vous ont traité de manière à vous tondre tout ce que vous aviez d'argent, de grain, de vin et d'huile[6]. J'ai dit la misère à laquelle ils vous réduisirent, et qu'enfin, pour vous remettre, ils vous ont « averti » pour trois ans[7].

1. « Ispettabilli », c'est-à-dire « Spectabili ».
2. Qui donc a pu souffler ce latin au pauvre Mini? Il l'a sans doute emprunté à une adresse qui s'est alors trouvée sous ses yeux.
3. Musée Britannique, ms. Egerton 1977, fol. 13 (autogr.); Daelli, *ouvr. cité*, n° 17.
4. Vérification faite, il faut bien lire *1531* et non pas *1530*, comme l'a fait le calligraphe de Daelli.
5. Le gouvernement florentin.
6. Cf. la lettre de G. B. Della Palla et les documents publiés par Gotti, *ouvr. cité*, vol. II, p. 72 et 73; Milanesi, *Le lettere*, p. 602-603; Frey, *Sammlung*, p. 301-302.
7. Le 23 novembre 1529, la Seigneurie commuait la peine du bannissement

Comme je parlais ainsi dans la chambre de Zanobi Bartolini[1], où il y avait beaucoup de marchands, entre autres un frère de Giovanni Spina[2], auquel je montrai la sacristie, lorsque j'étais là-bas[3], lorsque je vous connus[4], Zanobi Bartolini répondit : « Celui qui sert à un peuple ne sert à personne », et, pour l'amour de Francesco, il me fit beaucoup d'offres, ainsi que de nombreux Florentins qui sont ici et y peuvent[5]. Je me suis trouvé avec Tommaso Sartini[6] qui acheta le Saint-Sébastien du frate de San Marco[7]; et il me dit que le roi lui

prononcée contre Michel-Ange et Agostino Del Nero en l'exclusion du Grand Conseil pour trois ans (Gaye, *Carteggio*, vol. II, p. 214).

1. Sur la maison des Bartolini à Lyon, cf. Émile Picot, *ouvr. cité*, p. 76 et 87. — François Ier s'engageait, le 7 avril 1522, à rembourser à Zanobi 25,000 écus qu'il lui avait fait emprunter par les généraux de ses finances pour subvenir aux besoins du royaume. (*Catal. des actes de François Ier*, t. I, p. 283, n° 1529; cf. *ibid.*, t. VI, p. 183, n° 19826.)

2. Leonardo Spina; cf. plus haut, 1916, p. 465. — Il s'agit de la sacristie de l'église San Lorenzo de Florence, commencée dans les derniers jours de mars 1520. Cf. Vasari, *Vite*, éd. citée, t. VII, p. 362.

3. C'est-à-dire à Florence, entre 1523 et 1531.

4. Le sens de ces derniers mots n'est pas très sûr.

5. « Qui y sont puissants, influents »; ou : « qui y séjournent ».

6. Sur la maison lyonnaise des Sartini ou Sertini, cf. Picot, p. 76 et 101. — En juillet 1542, Thomas « Sertini, natif de Florence, habitant de Lyon », obtenait des lettres de naturalité (*Catal. des actes de François Ier*, t. VI, p. 679, n° 22454). Un acte du 6 août 1543 nous apprend que l'importation de l'alun en France lui avait été concédée pour dix ans, à lui et à son compatriote Albizzo Del Bene (*ibid.*, t. IV, p. 180, n° 12355. Cf. *ibid.*, t. IV, p. 597, n° 13787, et t. VII, p. 374, n° 26120). — La Bibliothèque nationale de Paris possède trois quittances (datées du 29 janvier 1564 au 25 octobre 1566) délivrées par un parent, peut-être un fils de Tommaso, « Louis Sertin », qui est, dans les deux premières, qualifié de « marchant florentin, bourgeois de Paris, procureur de noble homme François Delbene, gentilhomme servant du roy », et, dans la troisième, de « bancquier, bourgeois de Paris, procureur de noble damoiselle Lucresse Cavalcanti, veufve de feu noble homme Albisse Delbene, conseillier du roy et general de ses finances hors de ce royaulme » (Pièces orig., vol. 2695, dossier Sertin, pièces 2-4). — Il est encore nommé dans une quittance délivrée par « dame Lucresse Cavalcanti » le 27 mai 1575 (*ibid.*, pièce 5).

7. Le *Saint Sébastien* de Fra' Bartolommeo Della Porta, peint vers la fin de 1511, lors du retour de l'artiste à Florence, « où on lui avait plusieurs fois reproché malicieusement de ne pas savoir faire les nus. Il voulut donc se mettre lui-même à l'épreuve et montrer par son travail qu'il était aussi capable que personne de tout excellent travail en son art. C'est alors qu'il fit un tableau représentant un saint Sébastien nu, d'un coloris très semblable à la chair, d'un doux visage et d'une beauté corporelle correspondante au personnage, qui lui valut, de la part des artistes, des éloges infinis. On raconte que cette figure étant exposée dans l'église [de San Marco], les moines constatèrent par les confessions que des dames avaient péché en la regardant, par suite de la char-

en donna 300 écus d'or, et qu'il n'y eut jamais aucun seigneur qui s'en délectât autant que fait ce roi, et que toutes acourfait de même, de sorte qu'ils ne pensent à autre chose qu'à acheter des peintures et des sculptures, Et votre « tondo », que vous fîtes pour Angelo Doni[1], a été acheté plus de 200 écus par Antonio Gondi, qui pense en tirer un grand trésor, de sorte que je crois que, de toute façon, je me

mante et lascive représentation de la vie que le talent de Fra' Bartolommeo avait su y réaliser. Le tableau fut alors enlevé de l'église par les moines qui le mirent dans la salle du chapitre, où il ne resta pas longtemps, car Giovanbattista Della Palla en fit l'acquisition et l'envoya au roi de France. » (Vasari, *Vite*, éd. citée, t. IV, p. 188.) — Le *Saint Sébastien* disparut des collections royales à une date qui n'a pu encore être précisée. Mariette l'identifiait avec un tableau possédé par Antoine Crozat et qui passa ensuite chez l'un de ses fils, Louis-Antoine, baron de Thiers. Mais, en 1844, Benjamin Alaffre, de Toulouse, affirma qu'il l'avait retrouvé et qu'il avait été vendu à son père, sous la Révolution, avec deux autres tableaux provenant également de la chapelle d'une des maisons royales des environs de Paris. Voy. Vincenzo Marchese, *Memorie dei più insigni pittori, scultori e architetti domenicani*, vol. II (2e éd., Firenze, 1854, in-12), p. 100, note. — En tout cas, Cassiano Del Pozzo, qui visita le château de Fontainebleau en 1625, ne le cite pas dans sa description de la Galerie des peintures. (Eugène Müntz et Émile Molinier, *Le château de Fontainebleau au XVIIe siècle d'après des documents inédits*, p. 268, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (Paris, 1886, in-8°.) — On sait qu'aujourd'hui le Musée du Louvre possède deux tableaux de Fra' Bartolommeo, l'*Annonciation*, datée de 1515, et une *Sainte Famille*, exécutée probablement en 1511. Voy. Seymour de Ricci, *Description raisonnée des peintures du Louvre. I : Écoles étrangères. Italie et Espagne* (Paris, 1913, in-8°), p. 15-16. — La partie supérieure du *Saint Sébastien*, très mutilée, est aujourd'hui au Musée de Stuttgart. Une copie ancienne se trouvait autrefois à la cathédrale de Besançon et est, — ou était, il y a quelques années, — chez le marquis de Terrier-Santans. Cf. F. Knapp, *Fra' Bartolommeo della Porta und die Schule von San Marco* (Halle a. S., 1913, in-4°), p. 120 et suiv.

1. Le célèbre « tondo » exécuté en 1505 ou 1506 pour Agnolo Doni et qui est aujourd'hui placé dans la Tribune du Musée des Offices. M. Thode se demande sur quel document a bien pu se fonder Herman Grimm (*Leben Michelangelos*, 13e éd., t. I, Berlin et Stuttgart, 1907, in-8°, p. 215) pour affirmer que « trente ans plus tard le tableau de Michel-Ange fut revendu pour 220 écus (*sic*), que l'acheteur espérait en tirer bien davantage, et que, de Lyon, où ce marché avait alors été conclu, le tableau devait être revenu à Florence ». Grimm a simplement résumé la lettre de Mini d'après la publication fautive de Daelli. — Ce tableau (sur lequel on peut voir Vasari, *Vite*, éd. citée, t. VII, p. 158-159) dut être offert en vente à François Ier; il serait intéressant de connaître les raisons qui empêchèrent le roi de l'acquérir; peut-être lui en demanda-t-on un prix exorbitant. — C'était probablement pour remplacer le « tondo » qu'Agnolo Doni commanda à Fra' Bartolommeo une *Notre-Dame* qui fut mise comme tableau d'autel dans la chapelle privée dudit Doni (Vasari, t. IV, p. 183).

ferai quelque bon capital. Cet art est arrivé ici à si grande renommée, que le peintre Rosso, à ce que j'ai entendu dire par beaucoup de gens qui l'ont vu de leurs yeux, chevauche avec de nombreux serviteurs et avec des couvertures de soie, comme un grand seigneur, et que Giovanfrancesco[1] a, lui aussi, touché le but. Si Dieu veut, je verrai bientôt de mes yeux toutes les merveilles que chacun répète ici partout, et surtout que le roi s'y entend très bien, à ce que l'on dit. Je ne dirai rien d'autre, sinon que, si vous pouvez m'écrire deux lignes, j'en aurai tant de plaisir que personne là-haut[2] ne me pourrait m'en faire autant, et que, quoi que ce soit, rien ne pourrait m'être aussi agréable. J'ai eu beaucoup d'ennui d'avoir écrit un nombre infini de fois et de n'avoir jamais eu [de réponse], sinon de Papi [m'annonçant] que les caisses sont à bon port. Je me recommande à vous un nombre infini de fois. Nous avons eu ici tant de neige, qu'il y a très longtemps qu'il n'avait autant neigé.

Votre Antonio di Berna[r]do
Mini, à Lyon.

(*Au verso :*) A honorable homme messire Michel-Ange, [fils] de Lodovico Buonarotti (*sic*), à Florence.

IV. *Lettre de Cornelia Colonelli à Leonardo Buonarroti.*

(Casteldurante, 12 avril 1564.)

Mag[nifi]co S[igno]r Leonardo patron mio osser[vandissi]mo.

Questa mia serà per condolermi con V. S. de la gran perdita che tutti nui altri habiamo fatta de la bona memoria de messer Michelangelo, al quale io in particulare ero obligatissima, per havermi sempre a me usato tanta cortesia, e più per bavere dato a Francesco mio primo marito quanto hanno al mondo hora dui sui e miei figlioli. Non lo posso consolar altrimente, senon con dirli che la fama sua mai in eterno murirà, e dovemo anchora pensare indubitatamente che lui sia connumerato fra li altri elletti del grande Dio, havendo sempre in questo mondo operato bene. De questo non li dirò altro. Portando io quello amore a miei figlioli che sogliano portare le amorevoli madre (*sic*), m'è parso dirli anchora per questa mia che la felice memoria de messer Michelangelo rescosse il testamento fatto per

1. Rustici.
2. A Florence.

Francesco alias Urbino, qual so V. S. cognosieva, e non per altro senon per valersene quando li occurriva per le cose de questi miei figlioli, essendo lui curatore. Havendo fatta lui quella spesa aposta per questi figlioli, desideraria che V. S. me compiacesse de detto testamento cavato de mano de publico notaio; qual testamento a miei figlioli poteria giovare as[s]ai, e a V. S. non li fa servitio alcuno detto istrumento, chè so non saperà che farne. V. S. sia contenta, per l'amor che so che portava a Urbino, fare uno presente de detto istrumento a questi miei figlioli, essendo chè, comme (*sic*) ho detto, a V. S. non faccia servitio alcuno, acciò questi figlioli non habino a fare quella spesa in rescotere uno altro testamento. De la qual cosa io insieme con esso loro haverimo (*sic*) obligo perpetuo. Occurrendole cosa che nui (*sic*) pos[s]iamo per V. S. in queste bande, la recomandi (*sic*). Non essendo per altro questa mia, faccio fine bacciandoli (*sic*) insieme con miei figlioli le mani. Di Castel[duran]te, alli 12 de Aprile 1564.

Di V. S.

Servitrice

Cornelia, già moglie de Urbino
de Castel[duran]te.

Al Mag^{co} s^{r} mio sempre osser^{mo} messer Leonardo Buonaruoti (*sic*) da Firenze. A Roma[1].

V. *Lettre d'Orlando Dei à Michel-Ange.*

(Lyon, 29 janvier 1530 [1531].)

✝ Jesus addì xxviiii di giennaio 1530.

Honorando Michelagnolo, a voy quanto posso mi raccomando. Al paxxato non mi è ochorso schrivervi; è'l prexente solamente per avixarvi, chomo primieramente per le virtù sua et dipoi per mezzo di qualche vostro amicho è stato dato charicha di fare da madama la principessa d'Orangie la sepoltura del suo figluolo, principe d'Orangie, a Giovanbatista schultore, quale so bene chonosciete. E la prexente arete per sua mane; et per non vi tediare, lui a bocha di tutto vi raghualglerà d'esso disengno. Chon fiducia preghare vi voglio,

1. Cachet : sorte de croix avec trois étoiles. — Une note ajoutée à la lettre : « Gismondo, dagli al Bechaluna danari per un paio di scharpe che e' m'a chiesto. »

che in tutti e chomti voglate chome di solito la virtù vostra remostrarli et consiglarlo di tutto, affine che sendo lui di vostra patria, possa lui più facilmente chonseguire alluy e a quella gloria et onore, et maximo che esso maestro Giovanbatista èrrestato apresso di molti altri maestri in buona aspettazione e da essa madama la principessa *etc.*

Orlando Dey in Lione.

Domino Michelagnolo Buonarroto Buonarroti in Firenze.

VI. *Les relations de Michel-Ange avec la cour de France.*

Il est surprenant que les relations de Michel-Ange avec les princes et les grands personnages français n'aient pas encore été étudiées d'une manière complète et suivie. Si les documents qui permettraient de les raconter ne sont pas très nombreux, ils ne manquent cependant pas.

Le premier personnage français qui se soit adressé à Michel-Ange est Jean de Villiers de La Groslaye (ou Bilhères de Lagraulas), abbé de Saint-Denys, évêque de Lombez, cardinal de Sainte-Sabine, dit « le cardinal de Saint-Denys ». Le 28 août 1498, il commandait à « maître Michel-Ange, statuaire florentin » une *Pietà* de marbre, qui devait être terminée dans le délai d'un an, pour le prix de 450 ducats d'or, et qui orna d'abord, à Saint-Pierre, la chapelle de Sainte-Pétronille, c'est-à-dire la chapelle des rois de France[1].

1. Cet acte a été publié pour la première fois par Eugène Piot dans *Le Cabinet de l'amateur*, nouvelle série (Paris, 1868, grand in-8°), p. 149-150. Cf. l'excellent travail de mon savant et regretté maître Anatole de Montaiglon, sur *La vie de Michel-Ange*, dans le volume publié par la *Gazette des beaux-arts* en 1876, à l'occasion des fêtes célébrées à Florence pour le quatrième centenaire de Michel-Ange en 1875 (Paris, 1876, gr. in-8°), p. 236-238. — Sur la chapelle de Sainte-Pétronille, dont on fait remonter la fondation au pape Paul Ier (vers l'an 758), qui fut dotée par Louis XI, et où l'on découvrit, sous Paul III, le 4 février 1544, la sépulture et les joyaux de Maria, femme de l'empereur Honorius, voy. Francesco Maria Torrigio, *Le sacre Grotte Vaticane* (2e éd., Roma, 1639, petit in-8°), p. 147 et suiv., et Filippo Maria Mignanti, *Istoria della sacrosanta patriarcale Basilica Vaticana* (Roma, 1867, in-8°), vol. I, p. 118 et suiv. — Gotti a ajouté à cet acte, en le publiant de nouveau, deux lettres du cardinal de Saint-Denys aux anciens de Lucques, Rome, 28 novembre 1497 et 7 avril 1498 (*Vita*, p. 33-34); il y faut joindre aussi les lettres de la Seigneurie de Florence au marquis de Massa et au cardinal (18 avril 1498), dans Frey, *M. A. Buonarroti. Quellen und Forschungen zu seiner Geschichte und Kunst*, p. 149. — Sur les différents emplacements

Eugène Guillaume n'avait pas assez d'admiration pour la « composition pathétique » de ce groupe, et, après en avoir fait, dans une admirable page, une pénétrante analyse, il n'hésite pas à le rapprocher, au point de vue de l'exécution technique, du groupe des Parques dans l'un des frontons du Parthénon[1]. Michel-Ange avait alors vingt-cinq ans à peine.

On peut être certain que ce fut ce groupe qui fonda la réputation de l'artiste en France : à leur retour dans leur patrie, nos prélats, nos diplomates et nos pèlerins durent dire et redire la beauté du groupe qui faisait le principal ornement de la chapelle française du vieux Saint-Pierre.

On savait à Florence, comme à Venise, où le Conseil décidait quelque trente ans plus tard d'offrir à Lautrec un tableau de Giovanni Bellini, tout l'intérêt qu'excitait en France l'art italien depuis l'expédition de Charles VIII. Aussi, lorsqu'en 1502 Pierre de Rohan, maréchal de Gyé, demanda une reproduction, qui serait faite à ses frais, du *David* de Verrocchio, la Seigneurie n'eut garde de répondre par un refus. Après quelques lenteurs, il fut décidé de commander à Michel-Ange un *David* de bronze, à livrer dans les six mois. Les choses traînèrent en longueur; dans l'intervalle, le maréchal encourut la disgrâce d'Anne de Bretagne[2], et ce fut le trésorier Florimond Robertet qui, en 1507 ou 1508, s'avisa de se substituer à lui pour l'acquisition de la statue. Il l'obtint, non sans quelque peine, et, en 1508, l'installa, peut-être d'abord dans son hôtel de Blois, l'hôtel d'Alluye, puis dans le château de Bury[3], d'où

successivement occupés par le groupe, cf. *Descrizione della sacrosanta Basilica Vaticana...*, ed. quarta (Roma, 1828, in-12), p. 34-35, n. *b*.

1. Voy. p. 62-63 du volume publié par la *Gazette des beaux-arts* et déjà cité dans la note précédente. Cf. Gotti, qui cite à ce propos un curieux passage de Condivi, *Vita*, p. 19-20.

2. Le goût du maréchal de Gyé pour les œuvres d'art était bien connu en Italie. Le 8 février 1503, Jean-François Gonzague, marquis de Mantoue, avertissait son ambassadeur en France, Jacopo « Hadriaco », qu'il lui expédiait, par les Vismara de Milan et par la voie de Lyon, un « tableau [bas-relief] de Vulcain en bronze » pour être offert en son nom au maréchal (A. Bertolotti, *Figuli, fonditori e scultori in relazione con la corte di Milano nei secoli XV, XVI, XVII*, Milano, 1890, in-8°, p. 50). — Cf. Gotti, *Vita* citée, vol. I, p. 27 et n. 2, 31-32; et Gaye, *Carteggio*, vol. II, p. 55, 106.

3. La Martinière, *Le grand dictionnaire géographique* (Paris, 1768, in-fol.), t. I, dernière partie commençant par *Bia*, p. 184, col. 1 : « Bury-Rostain, beau château de France, avec titre de comté, à deux lieues de Blois, du côté de Vendôme. — *Baudrand*, édit. 1705. » Il ne reste plus aujourd'hui que des

il passa, vers le milieu du XVIIe siècle, au château de Villeroy, près Mennecy (Seine-et-Oise). On ne sait ce qu'il est devenu, et toute chance de le retrouver semble avoir aujourd'hui disparu[1].

Jusqu'ici, aucune trace de relations plus ou moins directes entre Michel-Ange et le roi de France, dont la curiosité avait cependant dû être très éveillée par la *Pietà* et le *David*. Force est d'attendre dix ans encore pour trouver un premier document qui atteste l'intérêt pris par François Ier à l'œuvre du grand artiste florentin. Ce document, c'est la lettre, trop peu remarquée, de Gabriello Pachagli à Michel-Ange, écrite de Paris le 30 janvier 1519. On y voit que Pachagli aurait vivement désiré servir d'intermédiaire entre le souverain et l'artiste, et jouer le rôle que rechercha plus tard, avec une insistance dont nous n'aurons peut-être jamais une parfaite idée, Giambattista Della Palla :

« Le roi parle de vous avec tant de faveur et d'amour que cela me parut chose presque incroyable, montrant qu'il connaissait vos talents d'une manière très sûre et déclarant ainsi qu'il n'a pas de plus grand désir que d'avoir une œuvre de vous, si petite qu'elle soit. Il a prié le légat[2] de me charger de vous écrire avec instance, en vous priant vous-même de ne pas lui manquer en cette affaire. Je n'ai pas de

ruines de cette somptueuse habitation. Cf. Eugène Grésy, *Inventaire des objets d'art composant la succession de Florimond Robertet..., dressé par sa veuve, le 4e jour d'août 1532*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 3e série, t. X (Paris, 1868, in-8°), p. 58-60. Cet inventaire affirme qu'il y avait sur le piédestal de la statue des vers de Michel-Ange qui auraient été traduits par Ronsard. — La veuve de Robertet croyait d'ailleurs posséder une autre œuvre du grand artiste, une peinture : « J'apprends l'extrême affliction par l'objet d'une *Nostre-Dame de Pitié* posée dans la ruelle de mon lict, qui est sortie de la main du grand Miquel-Ange et venüe des meubles de Mr le cardinal Brissonnet, certifiant que l'on m'a tousjours dit que cette Vierge si fort dezolée a esté faicte sur les regrez d'une dame Romaine, qui, ayant perdu un fils unique à la guerre contre les Turcs, en tomba de desplaisir plusieurs fois évanoüye, sur quoi ce fameux peintre par sa puissante imagination entreprit d'observer et de retenir les lamentations et les gestes de cette bonne mère, dans les ennuicts de laquelle, et sur les vifs ressentiments que son cœur et son esprit montroient, il employa toute l'adresse de ses dignes pinceaux pour exprimer le comble des douleurs de la mère de N.-S. J.-C... » (*Ibid.*, p. 39-40). — Louis Courajod a affirmé qu'un bronze du cabinet Charles Pulszky, à Pesth, reproduisait le *David* du maréchal de Gyé (*Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1884, p. 283).

1. A. de Montaiglon, *Vie* cit., p. 242-246.

2. Le cardinal Bernardo Dovizi de Bibbiena, légat en France de mars 1518 à janvier 1520 (*Catalogue des actes de François Ier*, t. IX, p. 123).

conseils à vous donner, car vous êtes sage et prudent et saurez prendre le meilleur parti. Ce que je dois vous dire, c'est que le pape [Léon X] a envoyé [au roi] un tableau avec Notre-Dame et cinq figures[1], un autre tableau avec un grand saint Michel[2] et ensuite un beau portrait de la femme du vice-roi de Naples[3]. Il est ensuite venu de Mantoue un autre tableau dont le nom du peintre m'échappe. J'ai été voir le tombeau du roi défunt que l'on fait à Tours[4]; il y a beaucoup de figures...[5] ».

Tout est ici mis en œuvre pour inciter Michel-Ange à donner satisfaction à François Ier : les louanges recueillies dans la conversation du roi, l'intervention presque officielle du légat, l'habile évocation de la rivalité entre les deux plus grands artistes du temps, les travaux importants, comme le tombeau de Louis XII, exécutés sur l'ordre du souverain.

En dépit de toutes les déceptions qu'il eut à subir après la mort de Jules II, le seul pape (jusqu'à Paul III) qui, « terrible » lui-même, pouvait comprendre la « terribilità » de Michel-Ange, celui-ci ne paraît alors avoir été enclin ni à quitter son pays ni à disperser son œuvre. Et cependant la cour de France retentissait de plus en plus de la gloire croissante de l'artiste. De grands efforts, stimulés sans doute encore par la répugnance de Michel-Ange, se faisaient pour acquérir quelques-uns de ses travaux; mais ils restèrent sans succès jusqu'en 1529, année où la statue d'*Hercule*, qui remontait à 1492 environ, fut vendue par Agostino Dini[6], agent de Filippo

1. Le tableau dit « la Sainte-Famille de François Ier », au Musée du Louvre.
2. Au Musée du Louvre.
3. Le portrait de Jeanne d'Aragon, femme d'Ascanio Colonna, connétable (et non vice-roi) du royaume de Naples; au Musée du Louvre.
4. Le tombeau de Louis XII, œuvre de Jean Juste (Giovanni de' Giusti, originaire de Florence). Cf. A. de Montaiglon, *La famille des Juste en France*, dans la *Gazette des beaux-arts*, 1875, t. II, p. 517 et suiv.
5. Gotti, *Vita*, vol. II, p. 58; cf., à propos de ces tableaux, l'envieuse lettre adressée par Sebastiano del Piombo à Michel-Ange en juillet 1518, lettre où il traite Raphaël de « prince de la synagogue ». (*Ibid.*, vol. I, p. 130).
6. Agostino Dini joua un certain rôle pendant le siège de 1529-1530 et la révolution qui suivit. En 1527, il était de ceux qui entouraient le gonfalonier Niccolò Capponi lors du soulèvement en faveur des Médicis (B. Varchi, *Opere*, éd. cit., t. II, p. 104, col. 2). Il fut des Dix le 10 décembre 1528 (*ibid.*, p. 199, col. 1), et des Seigneurs le 19 août 1529 (p. 239, col. 1). Élu capitaine extraordinaire à Pistoia en 1529, il abandonna la ville avec un peu trop de hâte (p. 295, col. 2). A la fin de mars 1531, il se laissa nommer l'un des vingt-quatre « accoppiatori » institués par le nouveau régime (p. 387, col. 2); puis, ce qui était plus grave, l'un des douze réformateurs (p. 395, col. 2). En cela, il aurait

Strozzi, à Giambattista Della Palla, et par ce dernier à François Ier. Comme le *David* de Bury, elle est aujourd'hui perdue, après avoir longtemps décoré à Fontainebleau, où le P. Dan l'admirait encore en 1642, la cour de la Fontaine, puis sous Henri II, le jardin de l'Étang détruit en 1731[1].

Cette même année 1529 donna à Della Palla le plus grand espoir qu'il eût peut-être jamais eu d'attirer Michel-Ange à la cour de François Ier. La lettre adressée de Venise, le 25 septembre 1529, par le sculpteur à l'agent du roi en Italie est bien connue de tous les historiens. Elle raconte, d'une manière romanesque et assez suspecte, sa fuite de Florence. Il suffira ici d'en rappeler les premières phrases : « Je suis parti de Florence[2], comme je crois que vous le savez, pour aller en France. Arrivé à Venise, je me suis informé de la route, et l'on m'a dit qu'en partant d'ici, on doit passer en pays allemand et que c'est un voyage dangereux et difficile. J'ai donc pensé à vous demander, au cas où cela vous plairait, si vous êtes encore disposé à faire le voyage, et je vous prie de m'en aviser et de me dire si vous voulez que je vous attende; et nous irons de compagnie...[3] ». Je crains bien que Michel-Ange n'ait jamais pensé un mot de ce qu'il écrit à son compatriote, et celui-ci, si d'abord il y ajouta foi, ne persista pas longtemps dans son erreur. Michel-Ange avait déjà été et fut toujours effrayé par les grands troubles politiques dont il était le témoin bien involontaire, et même par de moins graves dangers.

suivi les conseils de Niccolò Capponi lui-même, si l'on en croit Bernardo Segni (*Storie fiorentine*, Milano, 1805, in-8°, t. I, p. 177). Le duc Alexandre de Médicis le récompensa de son attitude en le nommant sénateur en 1532; il était né le 23 octobre 1463 et mourut le 9 mai 1548 (Giuseppe Manni, *Serie de' senatori fiorentini*, Firenze, 1722, petit in-4°, p. 36). — Benedetto Busini a porté sur lui un jugement sévère (dans Varchi, *Opere*, t. II, p. 34, col. 2). — C'était sans doute un parent d'un des amis de Michel-Ange et de Sebastiano del Piombo, le capitaine « Cuoio », dont le nom patronymique était Dini (G. Milanesi, *Le lettere*, p. 446), et qui fut tué le jour de la prise de Rome, 7 mai 1527 (Alfonso Corradi, *Gian Bartolomeo Gattinara ed il sacco di Roma del 1527*, Torino, 1892, in-8°, p. 16; extr. des *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, vol. XXVII).

1. A. de Montaiglon, *loc. cit.*, p. 230-231; — Frey, *M. A. B. Quellen und Forschungen zu seiner Geschichte und Kunst*, t. I (Berlin, 1907, in-8°), p. 103 et suiv.

2. Dans la matinée du 21 septembre 1529.

3. Gotti, *Vita*, t. II, p. 190; cf. p. 64 et suiv.; — Milanesi, *Le lettere*, p. 457. — Un bon facsimilé réduit dans Gotti, t. II, pl. II; un facsimilé réduit dans le volume publié par la *Gazette des beaux-arts* en 1876, *L'œuvre et la vie de Michel-Ange*, p. 31. — Voy. aussi A. de Montaiglon, *loc. cit.*, p. 274 et suiv.

A la fin de 1494, lors de l'expulsion des Médicis, il s'était déjà enfui, dans des circonstances assez étranges[1], à Venise, puis à Bologne, où il travailla au tombeau de saint Dominique[2]. En 1506, craignant pour sa vie, il s'était enfui à Florence, et il avait fallu toute l'autorité de Jules II pour le faire revenir auprès de lui[3]. En 1527, lorsque les bandes du connétable de Bourbon devenaient de plus en plus menaçantes pour la république florentine[4], il manifesta une vive inquiétude dont nous trouvons l'écho dans une lettre de Giovanni Borromeo à Frédéric Gonzague, marquis de Mantoue (Florence, 3 avril 1557) : « J'ai été voir plusieurs fois le sculpteur Michel-Ange. Je ne puis encore tirer de lui rien de précis sur l'époque où il voudra travailler [pour le marquis, lequel désirait un dessin destiné au palais du Té] ; je crois qu'il est, comme les autres, inquiet de ces affaires de la guerre, parce qu'il est riche ; dans sa conversation, il se lamente d'être ici. Je lui ai conseillé d'aller séjourner deux mois à Mantoue, où Votre Excellence lui ferait bonne chère, et parfois il a semblé que cette offre lui plût, puis il exprimait des craintes au sujet du voyage et peut-être abandonnera-t-il peu volontiers son argent[5]. » Bien plus tard, sous Paul IV, il écrit, le 31 octobre 1556, à son neveu Leonardo, que, voyant la construction de Saint-Pierre ralentie, il s'était mis en chemin pour aller faire ses dévotions à Lorette, mais qu'un ordre exprès du pape l'avait obligé de rentrer à

1. On se souvient des visions d'Andrea Cardiere (Gotti, *Vita*, vol. I, p. 13). — Cf. la lettre de Ser Amadeo à son frère le fondeur Adriano, Florence, 14 octobre 1494 (Frey, *M. A. B. Quellen und Forschungen zu seiner Geschichte und Kunst*, t. I, Berlin, 1907, in-8°, p. 120).

2. A. de Montaiglon, *loc. cit.*, p. 232-233.

3. *Ibid.*, p. 255.

4. Cf. Mignet, *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, t. II (Paris, 1875, in-8°), p. 300 et suiv.

5. Frey, *M. A. B. Quellen und Forschungen*, p. 138 (d'après le travail d'Alessandro Luzio publié dans le *Giornale unico per il 50mo anniversario degli asili di carità* [di Mantova], *5 luglio 1887*. — A propos de ces craintes de Michel-Ange, Giuseppe Guerzoni écrivait : « *Fuggi le tempeste* fu il motto di Leonardo da Vinci, e diventa pur quello di tutta l'arte italiana ». (*Michelangiolo cittadino*, dans la *Nuova Antologia*, t. XXI, 1872, p. 550.) Je ne sais pas si Léonard avait pris pour devise les mots : « Fuis les tempêtes », mais il est certain qu'il a écrit de sa propre main : « Paura over timore è prolungamento di vita », et : « Chi teme i pericoli, non perisce per quegli », et encore : « Chi non teme, spesso è pien di danni, spesso si pente. » Edmondo Solmi, *Leonardo da Vinci. Frammenti letterari e filosofici* (Firenze, 1913, petit in-16), p. 202, 211 et 212.

Rome[1]. Ici, tous les historiens paraissent d'accord pour admettre que, si Michel-Ange avait quitté la ville, c'était uniquement pour échapper à la menace de plus en plus grandissante des troupes du duc d'Albe, en ces jours où, comme l'écrit un témoin oculaire, Joachim Du Bellay,

> On ne voit que soldatz, et morrions en teste,
> On n'oit que tabourins, et semblable tempeste,
> Et Rome tous les jours n'attend qu'un autre sac[2].

Quoi qu'il en soit, il y eut un Français qui commença par croire que l'artiste avait réellement l'intention de se rendre en France et qui, d'ailleurs, lui aussi, fut vite désabusé. Les lettres de Lazare de Baïf, qui était alors ambassadeur à Venise, ont été plusieurs fois publiées en France, presque toujours partiellement, depuis 1852 jusqu'à 1900[3]; mais elles ne l'ont pas été d'une manière entièrement satisfaisante, et je crois utile de les réimprimer ici le plus exactement possible, dans leur ordre chronologique.

Les deux premières, du 14 octobre 1529, sont adressées au roi et au grand maître Anne de Montmorency :

« Sire, ayant trouvé la commodité de ce gentilhomme qui s'en va en dilligence en Angleterre ambassadeur pour le pape[4], n'ay voulu obmettre à vous escripre par luy ces presentes, nonobstant que vous aye escript du VIIIe et XIIIe de ce moys[5] pour vous faire scavoir que j'ay esté adverty que Michael Angelo exellent paintre, veoyant le dangier de Florence, s'est retiré en ceste ville et ne se monstre point. Car il n'y veult pas faire sa demeure ; et croy fermement que si l'on

1. Milanesi, *Le lettere*, p. 330 et n.
2. *Les Regretz* (Paris, 1876, in-18), p. 56.
3. L'honneur d'avoir attiré l'attention des historiens sur les lettres de Baïf revient à Barthélemy Hauréau (*Histoire littéraire du Maine*, 1re éd., t. III (1852), in-8°, p. 15-16). Elles ont été ensuite publiées intégralement par Paul Marchegay (*Revue de l'Anjou*, t. I, 2e partie, Angers, 1852, in-8°, p. 374 et suiv.; — *Notices et documents historiques*, Angers, 1857, in-8°, p. 127 et suiv.), reproduites en partie par Eugène Piot dans *Le Cabinet de l'amateur*, vol. cit., p. 148-149, et par A. de Montaiglon dans son étude déjà plusieurs fois citée (p. 275-276; cf. p. 302); signalées de nouveau, sans renvoi aux travaux précédents, par M. Lucien Pinvert, *Lazare de Baïf* (Paris, 1900, in-8°), p. 33-34.
4. Paolo Casale fut désigné comme nonce en Angleterre vers le 25 septembre 1529 (*Calendar of State Papers, Venice*, vol. IV, London, 1871, in-8°, p. 231, n° 512; *Letters and Papers, Henry VIII*, vol. IV, part III, London, 1876, in-8°, p. 2674, n° 6007).
5. Ces deux lettres ne figurent pas dans le ms. fr. 3941.

luy offre quelque bon party en vostre non, il seroit pour l'accepter. Vous scavez l'exellence du personnaige en son art. S'il vous plaist le retirer, en me le faisant scavoir, j'en feray mon effort, et, ce pendant, n'obmettray de chercher le moyen à le practicquer, estant asseuré que, ce faisant, vous feray service, qui est la chose du monde que plus desire[1]. »

Le 23 octobre, nouvelle lettre :

« Sire, je vous ay escript de l'huytiesme de ce moys bien amplement de ce qu'il m'a esté possible scavoir et entendre des affaires tant de l'Ytallye que du Turcq, et depuys du XIIIe et du XIIIIe vous ay adverty comme Michael Angelo, excellant painctre, veoyant le dangier de Florence, s'était retyré en ceste ville et ne se monstre point[2]. Bien ay entendu d'ung [*corrigé en* quelcun] de ses amys que, si l'on luy offroit bon party, il seroit pour se retirer en France. Vous scavez l'exellence du personnaige. Si vous voullez le retirer, il vous plaira me faire scavoir quel offre vous voullez que je luy face de vostre part affin que le puisse plus asseurer...[3] »

Le 16 novembre suivant, Baïf annonce au roi le départ du « painctre » et insère dans sa lettre un jugement sévère et peut-être exact sur la conduite de Michel-Ange, qui, après avoir quitté Venise, était déjà arrivé à Ferrare le 9 de ce mois[4] :

« Sire, je vous avoys escript de Michael Angello paintre pour le vous faire recouvrer, mays depuys les Florentins l'ont remendé et pardonné le vice de trop grand crainte et timidité, et s'en est retourné audict Florence[5]. »

Entre temps, François Ier avait informé Baïf des offres qu'il pouvait faire de sa part à l'artiste fugitif; mais déjà l'ambassadeur avait perdu toute ombre d'espoir. Il écrit, le 9 décembre :

« Sire, depuys les lettres que vous escripviz touchant Michael Angelo, vous ay de rechef escript comme il estoit retourné à Flo-

1. Bibliothèque nationale de Paris, ms. n° 3941 du fonds français (anc. Colbert 2113; *Regius* 8627. 3), fol. 44. La lettre au connétable, conçue en termes presque identiques, est au fol. 44 v°. — Ce manuscrit est proprement un registre où le secrétaire de Baïf copiait d'une main rapide, avant de les remettre aux courriers, les lettres les plus importantes de l'ambassadeur; de là des caprices graphiques que n'eût pas eus la plume de Baïf.

2. Voy. Gotti, *Vita*, vol. I, p. 192-193.

3. Ms. fr. 3941, fol. 45 v°.

4. Gotti, *Vita*, vol. II, p. 74.

5. Ms. fr. 3941, fol. 54 v°. — Michel-Ange rentra à Florence entre le 20 et le 23 novembre 1529.

rence et qu'il n'y avoit ordre de le retirer à vostre service. Ce neantmoins, j'en escripray à vostre ambassadeur qui est à Florence[1] pour lui remonstrer que, s'il veult venir, luy baillerez maison pour sa demeure et douze cens livres d'estat par an; et, sceu sa responce, ne fauldroy de vous en faire scavoir [la teneur?][2]. »

Cependant, plutôt par acquit de conscience, comme il le dit lui-même avec une franchise qui nous choque quelque peu, il écrit le 22 décembre à Claude Dodieu, sieur de Vély, ainsi qu'il l'avait promis au roi :

« Monsr, Pour ce que Michael Angelo s'estoit retiré en ceste ville, et m'avoit dit aulcun de ses amys qu'il eust bien voullu prendre party en France, j'en avoys escript au Roy, lequel m'a faict responce qu'il [le] traicteroit tresbien et luy donneroit douze cens francs d'estat par an et maison pour son logis, sans aultre present que vous scavez qu'il pourroit avoir. Ledict Michael Angello est depuys retourné à Florence. Vous m'escripvés que les despence[3] et reparations de la ville sont achevées de fortiffier. Parquoy je presume que les seigneurs pour le present n'ont plus que faire de luy. Si vous voyez que bien soit de luy en dire quelque mot et luy declarer l'offre du Roy, taschant à luy faire recouvrir (*sic*), vous feriez[4] chose tresagreable au Roy; ce que suys asseuré que faictes ordinairement. Parquoy ne vous en parleray en plus long propos, congnoissant que le personnaige n'est pour en faire aultre chose, car il ne cuydera jamays habandonner son pays[5]. »

Si Baïf ménageait si peu Michel-Ange, c'est aussi parce qu'il avait cru un instant — sur l'affirmation de l' « ami » de l'artiste, qu'il ne nomme pas et qui était très probablement Benedetto Busini[6], — que l' « excellent peintre » était vraiment décidé à entrer au service de la

1. Claude Dodieu, sieur de Vély. — Dans la liste des ambassadeurs de France à Florence insérée au *Catalogue des actes de François Ier*, la présence de Dodieu en cette ville est indiquée jusqu'en août 1529; elle est attestée jusqu'en janvier 1530 par plusieurs lettres conservées à la Bibliothèque nationale, par exemple par une lettre de lui adressée le 7 janvier 1529 [1530] au connétable (ms. fr., 3003, fol. 36).

2. Ms. fr. 3941, fol. 64.

3. Il faut sans doute lire « deffences ».

4. Ici le manuscrit présente un trait vertical que Marchegay a interprété par le mot « une ». Je croirais plutôt que ce trait est un simple accident de plume et qu'il n'en faut tenir aucun compte.

5. Ms. fr. 3941, fol. 69 v°-70.

6. Voy. sa lettre à Benedetto Varchi, Rome, 31 janvier 1579 (*Opere di B. Varchi*, Milano, 1834, in-4°, vol. II, p. 33, col. 2).

cour de France. Aussi essaie-t-il bientôt de compenser sa déconvenue par la présentation d'un autre personnage, le professeur vénitien qui, à la suite d'un solennel et heureux essai sur le Grand Canal ou au Lido, jouissait alors d'une immense et éphémère réputation : Vittore Fausto[1]. Sa lettre du 6 février 1530, comme l'a déjà si justement remarqué Paul Marchegay[2], semble, en outre, prouver qu'il pensait que François Ier aurait utilisé les talents d'ingénieur de Michel-Ange :

« Sire, depuys le xxviiie du moys passé que j'ay escript à Monsr le grand maistre, n'est rien arryvé de nouveau en ceste ville digne d'estre escript à vostre magesté; qui est la cause que doresnavant ne puys escripre si souvent que vouldroys et debveroys. Car de nouveau ne se dict plus riens et se faict encores mains, si ce n'est si secret(r)ement que je ne le puys entendre. Davantaige, de la court de l'empereur estes adverty par Monsr de Morette[3] et Monsr de Tarbes[4]. Parquoy ce seroit redicte de vous en escripre ce que l'on en dict. Mays pource qu'il pourroit arryver quelque jour que vostre magesté vouldroit suyvre la voye et chemin de Tymoleon le Corynthien avec la grande felicité qu'il eut en son emprinse et non avecque le maleur et calamité de Mycyas (*sic*)[5], il me semble qu'il y a ung homme en

1. Il suffit de rappeler la longue lettre de Pietro Bembo à Giambattista Ramusio sur cet événement (Padoue, 29 mai 1529 : *Lettere di M. Pietro Bembo cardinale*, vol. II, Milano, 1809, in-8°, p. 113-114). Cf. Vittorio Cian, *Un decennio della vita di M. Pietro Bembo, 1521-1531* (Torino, 1885, in-8°), p. 139.

2. *Notices et documents* cités, p. 129.

3. Charles du Solier, sieur de Morette, ambassadeur près Charles-Quint de novembre 1529 à juin ou juillet 1531 (*Catalogue des actes de François Ier*, t. IX, p. 41).

4. Gabriel de Gramont, évêque de Tarbes, ambassadeur à Rome d'août 1529 à novembre 1530 (*ibid.*, p. 61).

5. Lazare de Baïf occupait alors ses loisirs à traduire en français diverses *Vies* de Plutarque (Pinvert, ouvr. cité, p. 55 et suiv.). — A propos de la tentative de Fausto, Bembo évoque aussi un souvenir classique dans sa lettre à Ramusio (*loc. cit.*, p. 113) : « On ne doit pas moins estimer cette seconde découverte de la quinquirème par Fausto que ne le fut dans les temps antiques la première, due à Nasithon de Salamine. » Le texte italien porte, pour ce dernier nom, *Nasictonte;* il faudrait tout au moins lire *Nasittonte*. La forme grecque est Ναυσίθοος, mais on trouve aussi Ναυσίθους; c'est probablement cette dernière forme que Bembo avait dans l'esprit : il a donc dû écrire *Nasittonte* ou mieux *Nausitonte*. Le souvenir vient de Plutarque, *Vie de Thésée* (XVII, 4); Nausithoos était le pilote de Thésée. — Notons que Bembo citait ce passage au moment même où, à Venise, Lazare de Baïf traduisait la *Vie de Thésée*.

ceste ville nommé Faustus, lequel est renovateur et architecte de la quinquereme, qui seroit bien propice (*sic*) pour dresser et mettre en ordre ce qui seroit necessaire à telle affaire. Et oultre il est homme bien scavant tant en grec que en latin et assez bien experimenté en son art, et davantaige tresaffectioné à la nation francoyse. Je le fis parler à Monsr de Boury[1] quant il fut icy, lequel estoit bien deliberé de vous en faire le rapport[2] tel que eussiez le vouloir de le retirer à vostre service. Mays luy prevenu de mort ne l'a peu faire. Parquoy me semble bon par la presente vous en advertyr pour vous declairer que s'il vous plaist le recouvrir à vostre service, je croy que ce sera chose aysée à faire et ne sera point moins utille à vostre magesté que eust esté Michael Angelo, lequel c'est retiré à Florence. Il vous plaira doncques m'en mander vostre vouloir et quel offre vous plaira que luy face. Il est au service de ces seigneurs assez mal traicté, dont n'est jà besoing que leur ambassadeur en saiche rien, car cela luy pourroit nuyre[3]. »

Baïf, qui terminait alors son traité *De re navali*[4], prit à cœur cette affaire et, dans le registre de la Bibliothèque nationale, il insiste sur Fausto par une douzaine de reprises[5].

Mais revenons à Michel-Ange. Quatorze ans se sont écoulés depuis la fuite à Venise. En juin 1544, fatigué des peines que lui avait données le *Jugement dernier*, Michel-Ange tombe gravement malade. Luigi Del Riccio le transporte dans la maison des Strozzi, l'entoure des soins les plus efficaces, l' « arrache à la mort[6] ». Il a

1. Charles du Bec, sieur de Boury (ou plutôt Bourris) et de Vardes, vice-amiral de France, « envoyé en mission à l'étranger, pour le fait de la paix » par lettres du 27 décembre 1529. Voy. le P. Anselme, *Hist. généal.*, t. II, p. 86.

2. Le second *p* du mot « rapport » a été biffé.

3. Ms. fr. 3941, fol. 81 v°-82.

4. Baïf écrit à François de Dinteville, le 25 janvier [1533] (*ibid.*, fol. 229) : « Si vous avez quelque chose des naulx à l'enticque, je vous prie me l'envoyer, car il ne tient que à cela que je ne face imprimer mon livre. » Le *De re navali* ne parut cependant qu'en 1536 (prid. cal. sept.) chez Robert Estienne, par les soins de Charles Estienne, in-4°; avec une dédicace à François Ier datée du 24 août 1536 (A.-A. Renouard, *Annales des Estienne*, Paris, 1843, in-8°, p. 44, n° 19). — Pour les éditions suivantes, cf. le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, t. VI, col. 508-509. — Cf. aussi Léon Dorez, *Extraits de la correspondance de F. de Dinteville*, dans la *Revue des Bibliothèques*, t. IV (1894), p. 85-86.

5. Ms. fr. 3941, fol. 83, 172-172 v°, 173, 175 v°, 194, 194 v°-195, 196, 198 v°, 201 v°, 208, 429, 429 v°. — Vittore Fausto est nommé par l'Arioste dans l'*Orlando furioso* (XLVI, 19).

6. Lettre de Michel-Ange à Del Riccio (Gotti, *Vita*, vol. I, p. 282).

sans doute de longs entretiens avec l'artiste, qui avait mis en lui sa confiance depuis la mort de Bartolommeo Angiolini. Les deux amis s'entretiennent des événements tragiques qui ont bouleversé Florence depuis la mort de Laurent de Médicis, et, le 21 juillet, Del Riccio, répondant à Roberto Strozzi, qui lui avait demandé, de Lyon où il séjournait, des nouvelles de l'infirme, il lui fait part de la reconnaissance de Michel-Ange soigné dans sa maison romaine, et il ajoute : « Il vous prie de lui donner quelque nouvelle et de rappeler au Roi ce qu'il lui a déjà fait dire par Scipione, et ensuite par le courrier Deo, que s'il remettait Florence en liberté, il lui ferait, lui Michel-Ange et à ses propres frais, une statue équestre sur la place de la Seigneurie[1] ». L'idée est bien de Michel-Ange. Le souvenir de sa fuite de 1529 le poursuit et le tourmente. Il voudrait bien prouver son loyalisme à l'égard de sa patrie et peut-être persuader à ses amis florentins que, s'il avait jadis affirmé son désir de se rendre en France, c'était parce qu'il comptait vraiment y aller et y remplir une mission plus politique qu'artistique. Son imagination s'était évidemment échauffée ce jour-là, en la compagnie de l'agent et ami des Strozzi persécutés[2]. Et puis, s'il promettait cette statue, il prenait la précaution d'annoncer qu'une fois faite, elle resterait à Florence, et il savait bien qu'avant que son vœu ne fût exaucé, il passerait beaucoup d'eau sous les ponts de l'Arno... Peut-être aussi trouvait-il là un moyen de reprocher indirectement à François Ier l'abandon qu'il avait fait de l'antique alliance florentine au moment du besoin et lorsque son grand rival, Charles-Quint, aidait Clément VII à asservir cette ville pour effacer dans l'esprit du pontife les horreurs, encore toutes récentes, du sac de Rome.

On ne sait si l'offre de Michel-Ange parvint à François Ier. Il est fort possible que les forussis et les bannis florentins en aient informé le roi, et c'est peut-être pour le mettre en goût que Roberto Strozzi lui aurait offert[3] les *Esclaves* ou les *Captifs*, magnifiques épaves

1. Gotti, *Vita*, vol. I, p. 281.

2. Luigi Del Riccio tomba malade et mourut vers le mois de novembre 1546, pendant un séjour à Lyon. C'est durant cette maladie que Michel-Ange lui écrivit la curieuse lettre où il lui promet de lui rendre visite en allant à Saint-Jacques-de-Compostelle (Gotti, *Vita*, vol. I, p. 282-283).

3. L'histoire des *Esclaves* (aujourd'hui au Musée du Louvre) est encore assez mal connue. Il est probable que Strozzi les offrit à François Ier (en 1546 ou en 1550?) et que celui-ci en fit don au connétable Anne de Montmorency. En tous cas, le connétable les avait placés dans les niches d'une des façades de la cour du château d'Écouen. Le maréchal Henri de Montmorency les donna à son tour,

du tombeau primitif de Jules II, reçues en don de Michel-Ange, précisément en 1544, comme témoignage de reconnaissance pour l'hospitalité qu'il avait reçue de Del Riccio.

Deux ans plus tard, sans doute sur les conseils de Primatice, François I[er] adressait à l'artiste la célèbre lettre du 7 février 1546[1]. Le roi ne demande plus à l'artiste, qui a maintenant plus de soixante-cinq ans, de quitter l'Italie. Il ne fait plus la moindre allusion aux offres par lesquelles il avait inutilement tenté de l'attirer en France. Il le prie seulement de remettre, « en payant », « à l'abbé de Sainct-Martin[2] de Troyes » [Primatice] les « choses excellentes » qu'il pourrait avoir toutes prêtes en son atelier, et d'autoriser son envoyé à faire exécuter des moulages du *Christ* de la Minerve et de « la Nostre-Dame de la Febre » [la *Pietà* de Saint-Pierre], « afin, — dit-il, — que j'en puisse orner l'une de mes chapelles comme de chose que l'on m'a asseuré estre des plus exquises et excellentes en vostre art ». Michel-Ange répondit au roi, le 26 avril 1546, par une lettre qui est un chef-d'œuvre de bonne grâce et de dignité souriante. Il remercie François I[er] d'avoir daigné écrire à un homme tel que lui (*a un mie pari*) et surtout d'avoir sollicité de lui des œuvres peu dignes de la gloire du souverain. Plus ouvert que celui-ci, il évoque discrètement le passé : il y a longtemps qu'il eût désiré servir le roi, et il regrette de n'avoir pu le faire. Maintenant, il est vieux, il est encore

en 1632, au cardinal de Richelieu, qui les fit transporter dans son château de Poitou. Avant 1749, ils étaient à Paris, où les avait transférés le maréchal de Richelieu, dont la veuve les relégua dans une écurie. En 1793, ils furent saisis et allaient être mis en vente lorsqu'Alexandre Lenoir les sauva, comme tant d'autres monuments. — J'emprunte tous ces détails, presque littéralement, au travail si souvent cité d'A. de Montaiglon, p. 250-252. — Cf. Thode, *M. A. Kritische Untersuchungen*, t. I, p. 142, 206 et suiv.

1. Il faut noter que cette lettre, bien qu'écrite au mois de février, a toujours été publiée avec le millésime de 1546, qui est exact, *au contraire de ce que j'ai dit plus haut* (1916, p. 467-468), comme le prouve la date de la réponse de Michel-Ange : 26 avril 1546. Quoique les données de l'itinéraire royal autorisent également l'une et l'autre date, il serait bien invraisemblable que Michel-Ange eût ignoré jusqu'au 26 avril 1547 la mort de François I[er], survenue le 30 mars. Cf. L. Dimier, *Le Primatice* (Paris, 1900, in-8°), p. 90. Il serait cependant bon, dès que les événements le permettront, de revoir l'original, conservé au Musée Wicar, à Lille, et d'en publier un facsimilé. — C'est F. De Romanis qui a publié cette lettre, qui était déjà entre les mains de J.-B. Wicar : *Alcune memorie di Michelangiolo Buonarroti da' manoscritti*, p. 15. Elle a été reproduite plusieurs fois depuis, entre autres dans le *Cabinet de l'amateur*, d'Eugène Piot, 1861, p. 151.

2. Saint-Martin-ès-Aires.

pour quelques mois occupé par le pape Paul III; mais s'il lui reste ensuite « quelque espace de vie », il s'ingéniera à réaliser ce qu'il a désiré faire depuis longtemps pour le prince, c'est-à-dire une œuvre de marbre, une de bronze, une de peinture[1]. « Et si la mort interrompt ce mien désir et que l'on puisse encore sculpter ou peindre dans l'autre vie, je ne manquerai pas de penser à votre Majesté là où l'on ne vieillit plus[2]. » Michel-Ange vieillit encore longtemps sur la terre, puisqu'il survécut plus de seize ans à François Ier; mais les peintures de la chapelle Pauline et les travaux de Saint-Pierre absorbèrent toute son activité jusqu'au jour de sa mort (18 février 1564). C'est en vain que Catherine de Médicis, à la suite du tragique tournoi qui fit d'elle une jeune douairière, lui écrivit de Blois la belle lettre du 14 novembre 1559[3]. L'artiste, il est vrai, revenant alors plus volontiers aux souvenirs de son adolescence florentine, ne crut pas pouvoir opposer, à une parente de ce Laurent qui avait été son premier protecteur, l'excuse de son âge; mais il était trop tard. La statue fut cependant commencée sous ses yeux par Daniele Ricciarelli de Volterra; le cheval fut même fondu peu après la mort de Michel-Ange. Mais la fatalité voulait que la maison de France ne pût posséder une œuvre du maître expressément faite pour elle. Le monument resta inachevé. Le cheval, apporté en France, fut utilisé pour la statue élevée en 1630 à Louis XIII sur la Place Royale et qui fut détruite en 1793[4].

1. Milanesi, *Le lettere*, p. 519.

2. Voy. la *Gazette des Beaux-arts*, 1re série, t. XII (1862), p. 483.

3. Le texte original italien de cette lettre a été publié par Gotti (*Vita*, vol. I, p. 349-350), qui a aussi donné une seconde lettre de Catherine de Médicis à Michel-Ange, datée d'Orléans, 30 octobre 1560, ainsi que d'autres lettres de Roberto Strozzi, de Bartolommeo Del Bene et de Diomede Leoni relatives à la même affaire (vol. II, p. 144-148).

4. A. de Montaiglon, travail cité, p. 291-292; — le même, *Notice sur l'ancienne statue équestre, ouvrage de Daniello Ricciarelli et de Biard fils, élevée à Louis XIII, en 1639, au milieu de la place Royale, à Paris* (Paris, 1851, in-8°); dernière édition, P., 1876, in-8°. — Aux documents publiés par Gotti et Montaiglon sur la statue équestre de Henri II, il faut ajouter les deux suivants, publiés par H. de La Ferrière dans le t. II des *Lettres de Catherine de Médicis* (Paris, 1885, in-4°, p. 193 et n. 2). On lit, dans une lettre de Henri Clutin, sieur de Villeparisis, à Catherine de Médicis, lettre datée de Rome, 31 mai 1664 : « Or, Madame, quant à la statue dont Michel ange avoit pris charge et dressé les portraictz et desseings, elle est en bonne main et d'ung homme qui entend tresbien telles besongnes. Il est vray que, s'estant trompé au poix du bronze et en ayant demandé beaucoup moins qu'il ne luy en falloit, ce faute, comme il dict, d'avoir bien projecté son cas en cire auparavant, cela

Il reste peu de chose à ajouter pour être, je crois, tout à fait complet sur le sujet que nous traitons ici brièvement. Ce sont deux hypothèses qui ne m'inspirent qu'assez peu de confiance. M. de Montaiglon suppose, avec une réserve dont il lui faut tenir compte, que la statue de l'*Apollon portant la main à son carquois*[1], exécutée en 1529-1530, pendant le siège de Florence, fut « peut-être le modèle ou plutôt l'origine première du grand Apollon de bronze qui a été ramené du parc de Saint-Cloud au Louvre depuis la guerre. Bien que celui-ci ne semble pouvoir être, par le travail, de la main de Michel-Ange, le motif si particulier du geste du bras peut faire penser qu'il y a quelque connexité entre les deux statues et que la seconde doit quelque chose à la première[2] ». Et, de son côté, M. Henry Thode, parlant du dessin au crayon représentant le *Sacrifice d'Isaac* et conservé à la Casa Buonarroti, s'exprime ainsi : « Y avait-il quelque désir de nous inconnu, auquel Michel-Ange s'était efforcé de répondre par ce dessin, ou bien ce dessin devait-il faire le profit de quelque peintre favorisé ? Il serait possible qu'il eût été inspiré, pour l'établissement du sujet, par la commission qu'en 1530 Giambattista Della Palla, déjà en relations d'amitié avec lui, procura à Andrea del Sarto. Le *Sacrifice d'Abraham*, que celui-ci exécutait alors et qui est aujourd'hui conservé dans la Galerie de Dresde, était destiné à François Ier, auquel il ne parvint pas : Filippo Strozzi en fit plus tard l'acquisition. C'est précisément à cette époque, et non pas, comme le pense M. Berenson, dans la dernière période, que je dois transporter l'esquisse. Andrea l'a-t-il

sera cause qu'il y courera quelque temps davantaige; car il fault faire venir ledict bronze de Venise pour le plus près. Aussi[tost] icelluy arrivé, tout le reste est en bons termes, et se trouvera ladicte statue fort somptueuse et magnificque. Je croy que ce sera faict pour la my aoust ou environ, et le seigneur Robert Strozzy et moy ne serons paresseux à la solliciter. » (Bibl. nat., ms. nº 16039 du fonds français, fol. 15 vº; orig.) Et, dans une lettre à Villeparisis, Lyon, 20 — et non 15 — juin 1564, la reine-mère s'exprime en ces termes : «... Et m'avez au reste faict fort grand plaisir de solliciter la statue que je faiz faire à Rome, laquelle je desire tant de veoir achevée que je vous prye encores de rechef, Monsr de Villeparisis, d'y voulloir tousjours tenir la main, la faisant avancer le plus que vous sera possible, d'aultant que j'ay entendu par Annibal Rucellay, qui est icy, que celluy qui la faict est fort subgect à l'apoplexie, et si cella luy reprenoyt une foys et qu'il moursust, il m'a dict qu'il ne restoyt homme en la chrestienté qui peust executer ce desseing là; au moyen de quoy je vous prye de y veiller le plus songneusement que vous pourrez... » (*Ibid.*, fol. 22.)

1. Aujourd'hui au Musée national de Florence (Bargello).

2. Travail cité, p. 279.

connue? Dans son tableau, Abraham et Isaac s'agenouillent aussi tous deux sur l'autel; mais, dans tout le reste, on ne remarque aucune dépendance. — On pourra dire que c'est aller trop loin que de vouloir avancer l'hypothèse que Della Palla, avant de solliciter Del Sarto, ait adressé sa demande à Michel-Ange, et que celui-ci ait voulu lui complaire, au moins par un dessin. Plus j'y pense, plus l'idée s'impose à moi que Michel-Ange, sûr de la faveur de François Ier, voulait en 1529 aller de Venise en France avec Della Palla »[1]. Pour ma part, — si je dois dire mon avis sur ce dernier point, — je n'en crois rien, et j'en ai dit plus haut les raisons. Baïf avait raison de penser que « le personnaige n'est[oit] pour en faire aultre chose, car il ne cuydera jamais habandonner son pays[2] ».

1. Henry Thode, *M. A. Kritische Untersuchungen*, t. II, p. 443-444.

2. En mentionnant la note, publiée par M. Engerand, qui figure en marge de l'*Inventaire des tableaux et dessins du Roy*, de Houasse (1691) : « La Reyne mère [Anne d'Autriche] a brûlé le tableau. — [Dessin de la *Léda*] à brûler », j'aurais dû rappeler que Cassiano Del Pozzo avait, en 1625, attribué le tableau de la *Léda* au Rosso : «... *Une Léda avec le cygne*, faite d'après le carton de celle de Michel-Ange » (Müntz et Molinier, *op. cit.*, p. 269), et qu'au contraire, vers le même temps, Peiresc inscrivait, dans sa liste des « plus rares peinctures de Fontainebleau », « la petite Leda de Michael-Angelo faicte à l'œuf ». (Bibliothèque nationale de Paris, ms. latin 8957, fol. 128; autogr.) J'aurais aussi dû rappeler les mutilations que le fils du Régent, Louis, duc de Chartres puis d'Orléans, fit subir en 1722, dans un accès de pruderie, aux tableaux de la série mythologique peinte par le Corrège vers 1531-1532 : *Léda avec le cygne*, *Danaé*, *Io*, *Antiope*. Ils purent cependant être réparés : Charles Coypel les restaura et refit les têtes de la *Léda* et de l'*Io*; la tête de l'*Io* fut de nouveau reprise par Proudhon en 1806 et celle de la *Léda* par Schlesinger en 1830. Ces deux peintures sont aujourd'hui au Musée de Berlin. L'*Antiope*, restaurée en 1786 par Godefroid, est au Musée du Louvre, et la *Danaé* fait partie de la Galerie Borghese, à Rome. Cf. Quirino Bigi, *Della vita e delle opere certe ed incerte di Antonio Allegri detto il Correggio*, dans les *Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie dell' Emilia*, nuova serie, vol. VI, parte II (Modena, 1881, in-8°), p. 74 et suiv. et p. 110; — [Bode], *Königliche Museen zu Berlin. Beschreibendes Verzeichniss der Gemälde*, 4te Auflage (Berlin, 1898, in-16), p. 3; Seymour de Ricci, *Description raisonnée des peintures du Louvre*, p. 3-4.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.



